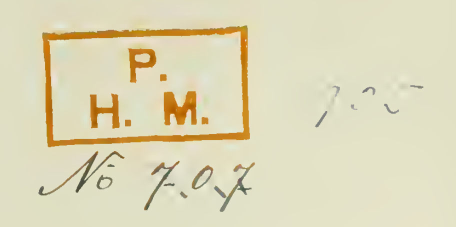
Meissonier





Meissonier

PARIS
IMPRIMERIES RÉUNIES
MAY ET MOTTEROZ, Drs
Rue Mignon, 2.

Meissonier

PAR

Gustave Larroumet

Membre de l'Institut

ÉTUDE SUIVIE D'UNE BIOGRAPHIE

PAR

PHILIPPE BURTY



LIBRAIRIE D'ART

Ludovic Baschet, Éditeur

12, RUE DE L'ABBAYE, 12

PARIS

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR



La Partie de piquet.
(D'après une eau-forte de Meissonier éditée par Boussod, Valadon et Cie.)

Le moment n'est pas encore venu où l'œuvre de Meissonier pourra être jugée en dernier ressort. Aussi, l'éditeur du présent ouvrage n'a-t-il pas la prétention d'offrir au public une appréciation définitive sur le grand artiste; le recul du temps et plus de développement y seraient nécessaires. Il tient donc à dire brièvement ce qu'il s'est proposé de faire.

La première partie de notre publication est une étude écrite par M. Gustave Larroumet, à propos de l'exposition posthume de l'atelier du maître, faite à la galerie Petit. L'auteur avait surtout voulu traduire l'impression éprouvée par lui devant cette exposition, qu'il lui fut donné d'examiner à loisir et l'un des premiers, en y joignant les souvenirs personnels qu'il devait à la fréquentation de Meissonier. Il avait pu, de la sorte, tracer une image nette d'une physionomie très complexe, en dégager les traits essentiels et indiquer dans quelle mesure le talent de l'artiste s'expliquait par la nature de l'homme. Il nous a paru que la magistrale esquisse ainsi tracée par l'ancien directeur des Beaux-Arts méritait d'être fixée.

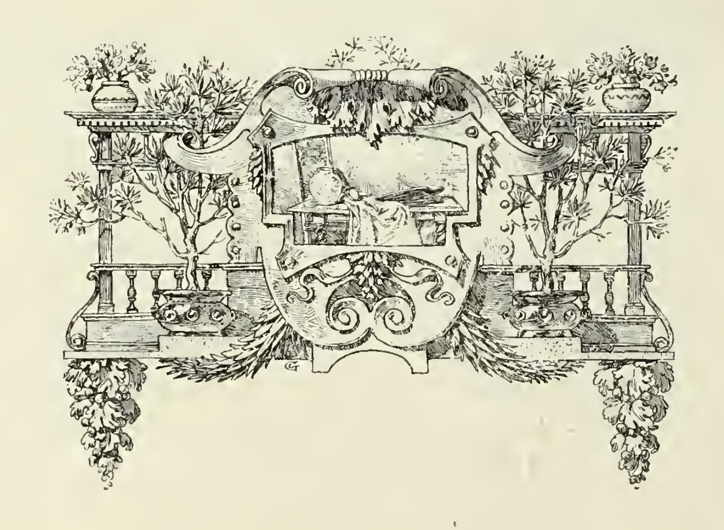
M. Larroumet avait personnellement connu Meissonier. Un de ses collaborateurs, Philippe Burty, inspecteur des Beaux-Arts, avait eu la même bonne fortune et en avait profité pour écrire une biographie que la Librairie d'Art *allait éditer lorsque la mort prématurée de l'auteur vint traverser ce*

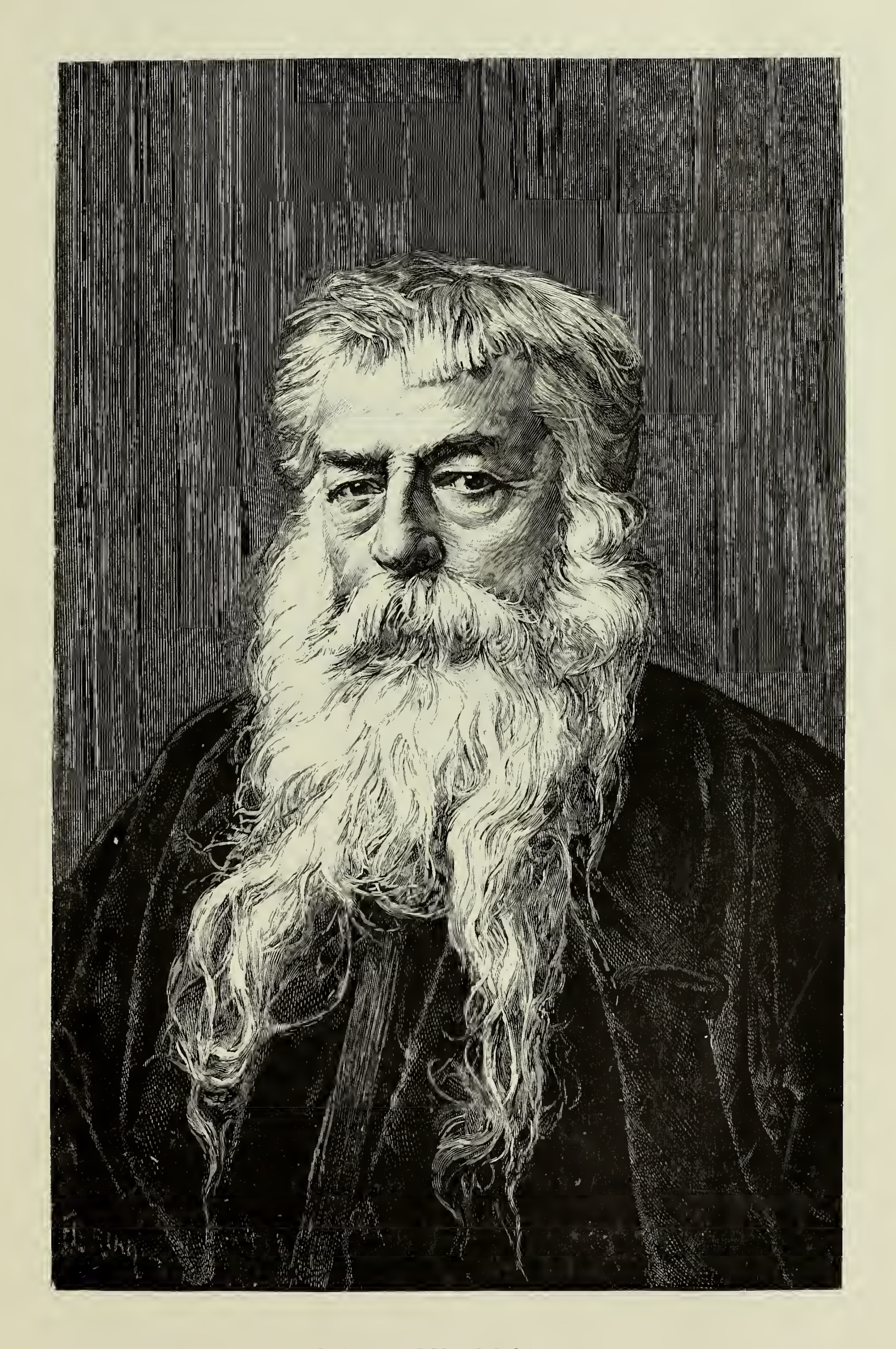
projet. Nous avions conservé ce travail en portefeuille et nous ne pouvions trouver une meilleure occasion pour le mettre au jour. On sait quel amateur d'art était Burty; passionnément sensible à toutes les formes du beau plastique, esprit délicat et primesautier, il exprimait ses sensations moins avec le souci de faire œuvre littéraire que de les communiquer à ses lecteurs, aussi fraîches et aussi vives qu'il les avait ressenties lui-même. Ce précieux don de sympathie artistique se retrouve tout entier dans les pages que nous publions comme suite et complément à l'étude de M. Larroumet.

L'illustration de cette étude ne comprend pas seulement des motifs empruntés à l'exposition de la galerie Petit. Nous avons reproduit, par les procédés les plus fidèles, toutes les œuvres capitales de Meissonier, en y joignant un très grand nombre de motifs, choisis parmi les plus capables de montrer, avec la haute conscience du maître, la variété de son faire dans une recherche constante de la vérité. Nous n'insistons pas sur la profusion de cette illustration ainsi complétée et les conditions exceptionnelles auxquelles nous l'offrons au public, mais nous espérons qu'il y verra une nouvelle preuve du dévouement avec lequel la Librairie d'Art *s'efforce de justifier son titre.*

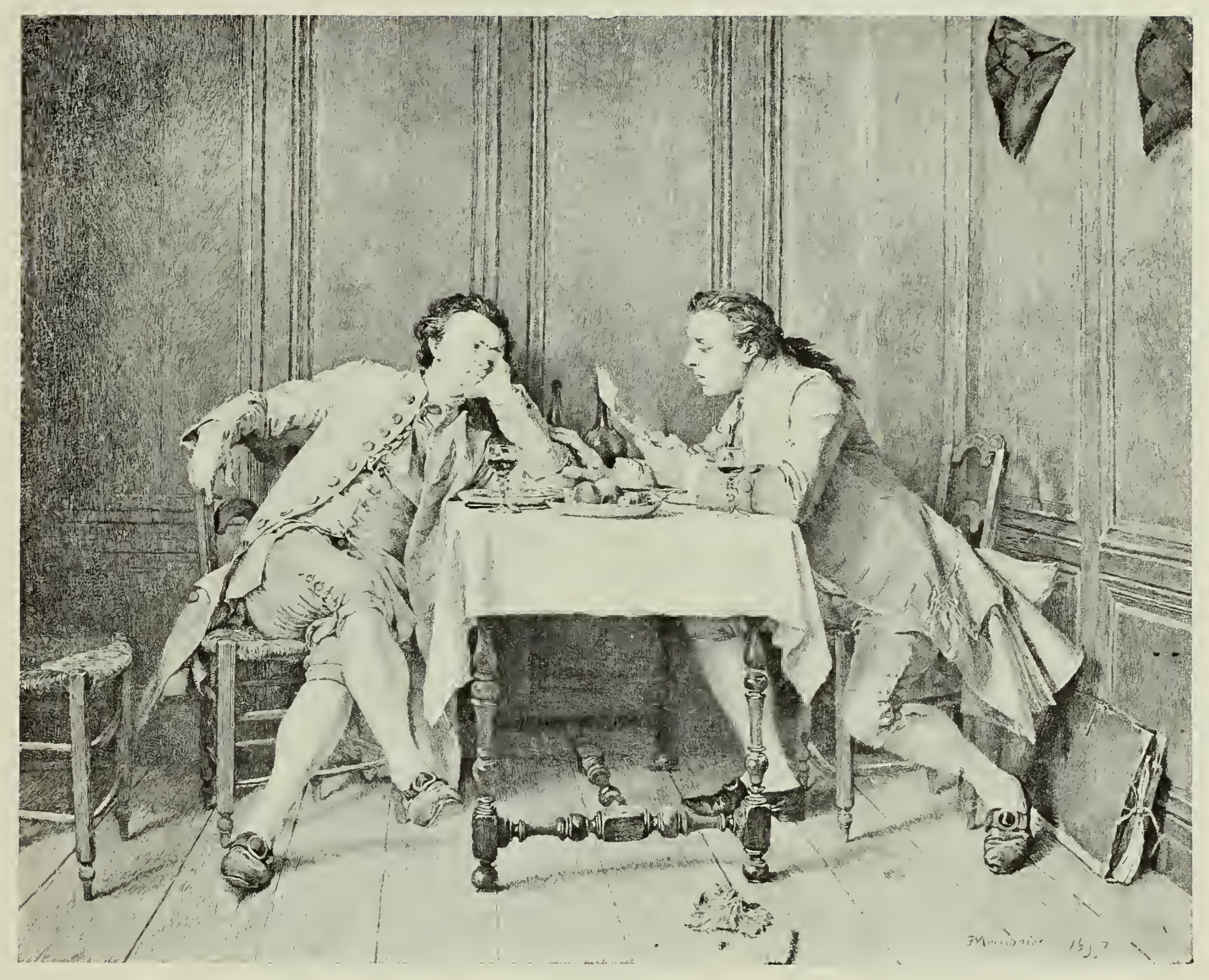
Notices et illustrations concourent ainsi à former un ensemble vraiment unique. Les contemporains de Meissonier y trouveront des documents de première main sur un maître dont la place est désormais marquée au premier rang dans l'histoire de l'art français.

L. B.





J.-L.-E. MEISSONIER



La Confidence.

(Appartient à M. Chauchard.)

L'EXPOSITION
DE
MEISSONIER

Quelques mois avant sa mort, Meissonier m'invitait à voir, dans son atelier du boulevard Malesherbes, l'esquisse d'une grande composition décorative qu'il destinait au Panthéon. Cette esquisse était superbe et, chose rare, le maître était content de son travail, enlevé en quelques jours avec une ardeur de jeune homme, car il ne fut jamais plus vigoureux et plus confiant dans la vie qu'au moment où elle allait lui échapper. A grands traits de fusain, il avait massé sur la plus vaste toile qu'il eût jamais abordée un cortège triomphal, représentant l'apothéose de la France. C'était une chevauchée de chefs

d'empire, Clovis et Charlemagne, saint Louis et François Ier, Henri IV et Napoléon, tous ceux qui ont fait la France et son histoire; précédés de fanfares et de drapeaux flottants, ils marchaient vers un but commun, la gloire de la patrie.

Jamais le peintre de la *Barricade* et de *1814* n'avait montré un sens plus profond du réalisme épique; jamais il n'avait uni dans un ensemble plus expressif la probité dans la représentation des formes et la faculté d'évocation morale. Et comme je m'étonnais discrètement — car il était trop fier pour



Samson. — Esquisse, 1838.
(Vendue 1620 francs.) (1)

admettre même l'apparence de la flatterie — que quelques jours lui eussent suffi pour une pareille tâche, il me dit en souriant : « Il y a longtemps que je m'y préparais. » Alors, sur une des longues tablettes qui rayonnaient les murs de l'atelier, il prit, entre plusieurs autres, un paquet de petits panneaux liés ensemble : « Regardez, » fit-il. C'était une série d'études peintes, relatives pour la plupart au premier Empire, généraux à cheval, sentinelles l'arme au bras, casques, chapeaux, poignées de sabre, objets de harnachement ou d'équipement, et la moindre de ces études formait un vrai tableau. Dans un espace de quelques

(1) Les prix notés sans indication de date ont été obtenus à la vente de l'atelier de Meissonier en mai 1893.



Peint par E. Meissonier — Cliché Lecadre — Aquatinte Boussod Valadon & Cie

LES DEUX AMIS

M^E CHARDON WITTMANN



Le Guide (aquarelle)

Vendue 58,000 francs



Le Graveur à l'eau-forte

Vendu 272,000 francs

centimètres carrés, la physionomie des hommes et des choses, leur âme vivaient et se racontaient. Une même attitude, un seul détail de costume avaient été repris cinq ou six fois et, sous chaque aspect, c'était la même intensité d'expression, la même sûreté de facture; une modification imperceptible dans la pose ou dans l'effet de lumière, un rien, expliquaient la reprise continuelle du même travail. J'ai vu bien des ateliers et manié bien des études ; jamais je n'ai eu à un pareil degré le sentiment de ce qu'une carrière d'artiste peut représenter de



Blanchisseuses à Antibes.
(Donné à l'État par M. Meissonier fils.)

labeur, de conscience et de volonté. « Il y en a des mètres cubes comme ça, » ajouta Meissonier en remettant le paquet à sa place.

En effet, il y en avait des mètres cubes et je viens de les retrouver tout à l'heure, avec de grandes et de petites toiles, force panneaux et dessins, dans une salle basse des galeries de Georges Petit, où ils sont empilés en attendant le jour de l'exposition publique. Pas luxueuse cette salle; tout juste le mobilier d'une cave ou d'un « débarras », des murs gris, un jour de souffrance, mais l'impression n'en est que plus vive : on dirait une de ces caves à trésors, comme en décrivent les vieux contes. Grâce à l'obligeance de M. Charles Meissonier, nous avons pu, M. René Baschet et moi, examiner en détail ce surprenant amas de richesses



Meissonier dans son atelier,
par lui-même.

artistiques, et y choisir les motifs dont nous vous offrons aujourd'hui la reproduction. Nous ne songions guère à nous plaindre du froid, de la poussière et de l'obscurité. Chacun de nous, accroupi devant son tas, cherchait, regardait, consultait son voisin, et, de temps en temps, c'était un cri d'admiration. Toile ou panneau, la trouvaille était portée sous la lucarne étroite ; le verre qui la recouvrait ou la peinture elle-même étaient essuyés d'un revers de manche — ou même d'un coup de langue, à la façon des peintres, car la bonne peinture, c'est bon de toute manière, — et nous regardions longuement. En quelques heures, nous avons parcouru ainsi toute la carrière du maître, de 1834 à 1890. Et le souvenir nous revenait, ravivé et précisé à chaque instant, de toutes ses œuvres, vues dans les expositions ou de nous connues seulement par la gravure ou la photographie. Ensembles et détails, préparations et rendus définitifs, tout était là, plus attachant encore, plus expressif, plus savoureux que l'œuvre complète, car la pensée et la main de l'artiste y étaient saisies sur le fait.

Toiles et études, nous les reverrons dans quelques jours, bien classées et faciles à regarder, dans l'or des cadres, sous la lumière égale des salles d'exposition. Pour ma part, je n'oublierai pas notre matinée dans la cave poudreuse : j'ai eu là un sentiment complexe de mort et de résurrection, de mélancolie funèbre et de joie vivante. Un des premiers sujets qui m'étaient tombés sous la main, c'était un petit portrait du maître peint par lui-même ; vous le voyez ici. Je l'y retrouvais, tel qu'il était dans les dernières années de sa vie, avec son œil vif, sa barbe de fleuve, l'épi rebelle qui hérissait sa chevelure courte, debout devant son chevalet, avec la carrure et l'air « d'attaque » du vaillant ouvrier qui se met à la besogne et la regarde en face. Dédaigneux de l'éloge banal, je viens de le dire, mais très fier et sachant bien ce qu'il valait, il semblait présider lui-même à l'inventaire posthume de son œuvre, et il en était content. Les visiteurs qui vont se succéder dans les galeries de la rue de Sèze penseront comme lui.

Je ne dis pas qu'un nouveau Meissonier va se révéler pour eux : l'imprévu n'a guère de place dans cet ensemble. C'est tant mieux, car l'artiste est assez complet pour n'avoir qu'à perdre s'il se présentait sous un autre aspect. Mais la



Peint par E. Meissonier …che Lecadre — *Aquatinte Boussod Valadon & Cie*

MAUVAISE HUMEUR

…DOVIC BASCHET EDITEUR PARIS — IMP. CHARDON-WITTMANN

nature de son talent, la suite de son effort, l'originalité de ses moyens, sa conception propre de l'art s'éclairent d'une telle lumière que jamais encore, je crois, exposition posthume n'atteignit mieux son but, si vraiment l'objet de ce genre d'épreuve est de fournir à la postérité commençante la matière d'une opinion définitive.

D'abord ce peintre est un vrai Français, un représentant typique du génie national. Il a les meilleures qualités de notre race : la précision dans l'énergie, le choix dans la vérité, la sobriété dans la force. L'élégance et la légèreté lui



Pêcheurs à la ligne.

(Vendu 7000 francs.)

manquent, mais étaient-elles compatibles avec ses autres qualités? On se prend à songer parfois, devant ces silhouettes si finement et si vivement écrites, liseurs et gentilshommes, cavaliers et soldats, aux personnages de même dimension et de même espèce que Watteau peignait avec une grâce fuyante, et les Moreau avec une souplesse spirituelle. Le faire de Meissonier est tout différent. Il aimait trop le définitif et l'arrêté pour se satisfaire avec des indications d'attitude. Dans la moindre figure, il voulait mettre un caractère, une habitude, la marque définitive d'une profession. Aussi tout ce qu'il a signé est-il très fait, non pas appuyé, mais ferme et achevé.

On l'a traité de Flamand. Ah! que non. Les Flamands, qu'ils s'appellent Miéris ou Ostade, Metzu, Téniers ou même Rembrandt, n'ont pas ce genre de



Gentilhomme Louis XIII.
(Vendu 35,000 francs.)

concision; si minutieux, si expressifs, si pénétrants qu'ils soient, ils ont un autre procédé d'analyse; ils voient et peignent avec une autre lumière et dans un autre sentiment. Le propre de l'esprit français, c'est d'accuser un caractère avec un simple trait et de faire saillir le détail essentiel avec le sens juste des résumés concis. Meissonier est bien Français en cela.

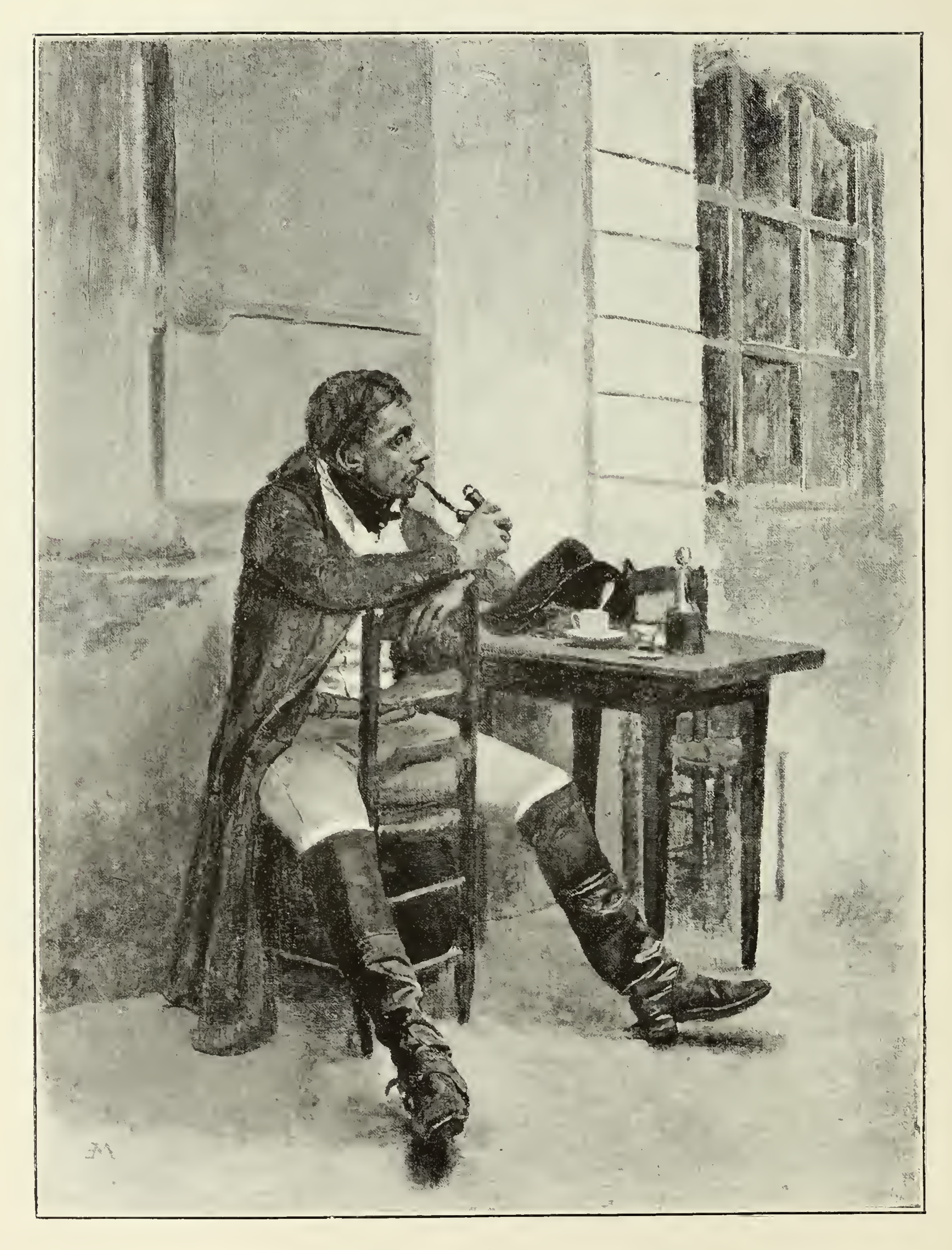
Il l'est encore par la façon particulière dont il entend la composition, c'est-à-dire le rapport du détail et des ensembles. Il peint comme Mérimée écrivait, avec la volonté de choisir en tout ce qui détermine l'originalité, d'enfermer un sens dans chaque trait, comme l'autre dans chaque mot. Il n'est pas du tout littérateur, en ce sens qu'il ne fait pas de mise en scène théâtrale, qu'il ne se soucie guère d'être moraliste ou philosophe, qu'il a l'horreur de l'emphase, de la déclamation et de la sensiblerie, en un mot qu'il applique à la nature et à la vie les seuls moyens de la peinture, ceux qui la définissent et n'appartiennent qu'à elle. Mais il a le goût, la passion de l'histoire, comme un peintre doit l'avoir, c'est-à-dire que, dans les aspects des choses, il rassemble, par un mélange de divination et d'observation, ce legs du passé qui donne à chaque époque sa physionomie, à chaque être son individualité, à chaque personnage l'empreinte de sa race, de son temps et de son état, à l'humanité sa noblesse et ses titres.

Il commence à peindre en 1834, c'est-à-dire en plein romantisme. C'est l'époque où l'histoire d'Augustin Thierry et de Michelet, la poésie et le roman de Victor Hugo, le drame de Shakespeare échauffent les imaginations d'artistes. Il n'est pas de ceux qui contractent cette fièvre, d'ailleurs si généreuse et si féconde, à laquelle nous devons Delacroix. Il n'aime dans l'histoire que les époques où



Sur le balcon

Vendu 16,000 francs



Le Café

Vendu 16,000 francs



Reconnaissance dans la neige.

(Appartient à Mme Isaac Pereire.)

nous pouvons encore atteindre, plus rapprochées de nous que le moyen âge, et dont l'interprétation peut s'appuyer sur des documents authentiques. Il n'a pas le goût de l'exotisme et de l'Orient. Aussi ne remontera-t-il guère plus haut que le seizième siècle, et, à mesure qu'il avancera dans sa carrière, il se rapprochera toujours de l'époque contemporaine, pour se fixer enfin au début de notre siècle, dans l'épopée impériale, avec de fréquents retours vers la réalité contemporaine.

C'est qu'il a l'horreur de l'à peu près et de l'incertain, en même temps que la passion de la vérité pleine et du définitif. On lui a beaucoup reproché de se cantonner dans le passé et de ressusciter laborieusement des morts au lieu d'observer sans peine les vivants. A chaque Salon, devant ses liseurs, ses fumeurs et ses buveurs, la critique « moderniste » et réaliste, d'autant plus agressive envers lui qu'il l'écoutait moins, lui faisait observer avec rudesse que, nous aussi, nous savons lire, fumer et boire, qu'il n'est pas nécessaire, pour se livrer à ces distractions, de se costumer en seigneur Louis XIII ou Louis XV, en reître ou en garde française, enfin que notre temps a aussi ses droits devant la peinture. Il aurait pu



Étude de guide pour « *1807* ».
(Vendue 4400 francs.)

répondre que le peintre lui-même a le droit d'aimer l'histoire, qu'un gilet de buffle est plus amusant qu'un veston, que chacun enfin est libre de suivre ses préférences.

Mais, objectait encore la critique, comment contrôler la vérité de vos tableaux, puisque les termes de comparaison nous manquent et que, jamais, aucun de nous ne verra de personnages vêtus comme les vôtres? En ce cas, il faudrait interdire à Augustin Thierry de raconter les temps mérovingiens, puisqu'il n'y en a plus de témoins parmi nous, ou à Michelet de décrire Jeanne d'Arc, dont les cendres ont été jetées au vent. L'histoire est aussi légitime dans l'art que dans la littérature; ou même ne pourrait-on pas dire que, littéraire ou artistique, elle n'existe pas encore pour les contemporains et que le temps la crée, puisqu'elle consiste tout entière dans le souvenir des hommes? Il y a une vérité historique, de même qu'il y a une vérité contemporaine et, même en art, la plus difficile à saisir n'est pas toujours la première. Laissons donc chaque peintre vivre à sa guise et sans chicane dans le présent ou le passé; ne lui demandons que de parler aux yeux. Il n'y a rien de plus stérile et de plus vain que ce genre de discussion à priori sur les sujets anciens ou nouveaux. Il n'y a qu'une peinture, la bonne.

Celle de Meissonier est rarement moderne, mais il est rare qu'elle ne soit pas excellente; je ne crois pas qu'il ait jamais rien signé de médiocre ou de banal. On a tout dit sur ses scrupules et sa ferme volonté de n'ouvrir la porte de son atelier qu'à des toiles sans reproche devant sa conscience d'artiste. Dans chacune, loyal avec son sujet, il voulait mettre tout ce que demandait ce sujet, rien de plus, rien de moins. C'est là un des secrets de l'art et l'explication de toutes les maîtrises :



Esquisse pour « 1806 »

Vendue 66,000 francs



Dragon de l'armée d'Espagne (aquarelle)

Vendue 38.005 francs



Pascuale

Vendu 33,000 francs



Dragon en vedette

Vendu 33,000 francs



LA RIXE

être à la hauteur de la tâche que l'on entreprend, mais se subordonner à elle, servir son sujet au lieu de s'en servir, croire que l'artiste est fait pour l'art et non l'art pour l'artiste. Si l'artiste est quelqu'un, il est rare que l'art ne le récompense pas de cette fière modestie.

Autre reproche : la petite dimension de ses toiles. Meissonier aurait pu répondre que la peinture sur de vastes surfaces ne l'effrayait pas, à preuve les *Cuirassiers de 1805* et *1807*. Mais qui ne sait que la dimension en art et l'étendue en littérature sont affaire de préférence et non de talent ? La médiocrité s'étale volontiers sur des mètres carrés ou en plusieurs volumes, et tel tableautin ou telle nouvelle contiennent une somme énorme d'invention et de vérité. L'un des premiers, dans notre pays, où l'on aimait trop la peinture étalée et où l'on croyait que, pour être digne de l'exposition publique, un tableau devait être d'envergure imposante, Meissonier comprit non seulement qu'en principe la dimension est rarement une nécessité du sujet, car l'artiste a d'autant plus le droit de serrer son faire qu'il voit plus juste, mais qu'il y a telle catégorie de sujets où l'étendue est un contresens. Si vous voulez peindre le sacre de Napoléon, le pont de Taillebourg ou la bataille des Cimbres, vous avez le droit de régler votre toile sur l'espace que de telles scènes occupèrent dans la réalité ; encore pourriez-vous concevoir votre sujet de telle sorte qu'il pût contenir au complet dans un mètre carré. Mais pourquoi donner à la reproduction artistique plus d'importance relative que les originaux n'en ont dans la réalité ? Vous voulez me montrer l'aspect d'un cavalier, d'un piéton, d'un passant. Comment m'intéressent-ils dans la réalité ? Seulement par l'impression rapide qu'ils laissent à mon œil et à mon esprit. Je les ai vus à distance, réduits à quelques centimètres par la perspective. Je vous tiens donc quitte si vous me les montrez dans cette proportion ; mais si, par surcroît, vous les retracez avec assez de vigueur et de vérité pour que je retrouve en eux les caractères profonds d'une action, d'un état, d'une vie humaine, vous êtes un véritable artiste ; si, faisant davantage encore, vous me révélez une âme, si vous créez à votre tour un être vivant avec les éléments que vous fournit la nature, vous êtes un grand artiste.

C'était le cas de Meissonier et telle est l'impression que laissent ces petits êtres pleins de vie et de vérité que l'on a longtemps traités de « bonshommes » avec quelque dédain et qui sont, à cette heure, les témoins les plus expressifs de leur temps, liseurs et joueurs, fumeurs et buveurs, cavaliers surtout, dans le rôle qu'il aime à représenter,

La vedette perdue en un bois isolé.

Quiconque a rempli ce rôle au naturel ne les regarde pas

Un grenadier de la République.
(Vendu 5800 francs.)



Tête de cheval bridé.
(Vendu 500 francs.)

sans un petit frisson de souvenir; la poignante poésie de la vie militaire est là tout entière, avec sa tristesse, sa griserie du danger et cette nécessité de commander violemment à ses nerfs, qui est la loi vite subie de la situation. Vous en avez deux ici, de ces vedettes, des dragons à plastrons jaunes ou rouges sur l'habit vert. Tannés par le soleil d'Égypte et d'Espagne, la figure rasée, sur la cuisse le long fusil à capucines de cuivre, la latte à fourreau de cuir coupant en ligne oblique le flanc du cheval, solides et légers, cavaliers et fantassins, ils furent parmi les protagonistes de la République et de l'Empire; Meissonier les peint avec la prédilection que leur témoignaient alors les chefs d'armée.

Il l'étend, cette prédilection, à toutes les variétés de soldats et de chevaux. Pour ceux-ci, il les a pratiqués, étudiés et peints toute sa vie. Il était, on le sait, homme de cheval dans toute la force du terme. Ses montures et ses attelages étaient justement réputés. Plusieurs de ces bêtes, blanches comme le cheval légendaire de Napoléon Ier, ou alezanes, une teinte chère aux coloristes, ont eu leur célébrité. Il les montait ou les conduisait avec une énergie que sa petite taille rendait méritoire. Voyez, dans la *Bataille de Solferino,* le groupe d'officiers qui forme l'état-major impérial. Parmi eux, le peintre, en uniforme vert, est campé en selle avec une fière attitude qui n'est pas fantaisie ou désir d'étalage; car il était là et il se représentait tel qu'il était, en franc cavalier. Chacun des officiers, par sa vérité particulière, pourrait figurer, à titre d'exemple, dans un traité d'équitation. Pour les détails de harnachement, la pose du cavalier aux diverses allures, la construction chevaline, les groupes équestres, voyez, parmi les reproductions de la *Revue*, la *Tête de cheval bridé*, la *Batterie d'artillerie*, l'*Étude de guide*, l'*Officier d'état-major* au trot avec ses deux hussards d'escorte, le *Général Championnet* au pas, suivi d'un peloton de dragons, le *Cuirassier chargeant*, le *Maréchal Bessières*, etc.

C'est que, dans le cheval, Meissonier voyait ce qu'il est, la plus surprenante combinaison mécanique dont les animaux nous offrent l'exemple, et il aurait cru commettre, disait-il, une « insulte à la nature », s'il l'avait représenté *de chic*. Cet organisme où tout est calculé pour la course, ce système de leviers dont le fonctionnement est un modèle de précision, ces détails si exactement appropriés à leur objet, comme la construction du pied et de la jambe, les contrepoids de l'avant-main et de l'arrière-main, le balancier formé par la tête, étaient pour lui matière à des observations d'une justesse frappante. Il me montrait une superbe



1814

Appartient à M. Chauchard



Une chanson

Appartient au Comte Greffulhe



Les Joueurs de boules à Antibes.
(Appartient au marquis de Casa Riera.)

bête qui lui avait servi de modèle pour un *Cavalier sonnant de la trompette*, dans sa composition décorative du Panthéon. Le pauvre animal n'était pas encore remis des fatigues de la pose et boitait. C'est que, pendant des heures, le peintre lui avait fait maintenir une des jambes antérieures par un garçon d'écurie dans un mouvement de piaffe, et il craignait bien qu'il n'en restât estropié : « Ah! l'attachant objet d'étude! me disait-il. On n'aime pas le cheval comme le chien, car ce n'est pas un esprit et il s'attache peu. C'est même le plus bête des animaux intelligents, et sa mémoire, qui est excellente, se souvient beaucoup plus des châtiments que des bons procédés. Il s'affole, il répond par un coup de pied à une caresse et il ne comprend que ce qu'il sent. Mais quel plaisir de faire fonctionner cette mécanique! Songez que le moindre mouvement de celui qui le monte, la moindre action de la main ou des jambes, le moindre déplacement du corps ont leur effet immédiat sur ses mouvements et qu'un vrai cavalier joue de sa bête comme un musicien de son instrument. Pour le peintre, c'est une gamme de lumière et de couleur. Cet œil calme ou excité, les frissons de cette robe et les ondes qui la parcourent, la variété de ces lignes et la beauté infinie de leurs combinaisons, il y a là de quoi étudier toute sa vie. »

Il n'aimait pas la photographie instantanée appliquée à cette étude et, en rendant justice au talent des peintres qui s'en servent, il estimait, avec raison, je

crois, que les mouvements révélés par elle n'ont d'intérêt qu'au point de vue de l'anatomie et de la physiologie. « Pour l'artiste, remarquait-il, il n'y a qu'une catégorie de mouvements, ceux que son œil peut saisir. Il n'a pas plus le droit de mettre sur une toile ce qui est visible à l'aide du seul objectif que d'y peindre ce que lui montrerait un microscope. » Son œil, en effet, lui suffisait à lui. C'était peut-être l'un des plus justes et des plus complets que la nature ait jamais donnés à un peintre. Par la combinaison singulière et peut-être unique de deux infirmités, celle du myope qui n'y voit bien que de près, mais saisit le moindre détail, et celle du presbyte qui n'y voit bien que de loin, mais embrasse les ensembles, il possédait un instrument d'observation grâce auquel il s'emparait en même temps des ensembles et des détails. D'où ce genre de peinture à laquelle je ne connais pas d'analogue, minutieuse et large, précise et massée, que l'on peut examiner à un pouce de la toile ou à plusieurs pas.

Il me montrait aussi le cheval blanc dont il faisait la monture habituelle de ses Napoléon Ier. Posant au repos, celui-là était — ou était devenu — une bête fort calme, à laquelle son maître ne demandait que l'immobilité. Un jour il eut beaucoup de mal à l'obtenir. Il travaillait à son dernier tableau, le *Napoléon à Wagram* qui fut exposé en 1890 au Champ de Mars. On se rappelle la composition : au centre, sur un monticule, l'Empereur arrêté observe les mouvements de troupes. Meissonier peignait son tableau dans la cour de son hôtel, boulevard Malesherbes; mais en même temps, dans la cour à côté, son voisin et ami Detaille travaillait à son *Colonel d'artillerie de la garde,* au galop, en tête de son régiment, sur une pente raide et qui semble charger le spectateur dans un si bel élan. Detaille avait besoin, pour son cheval-modèle, d'attitudes violentes, et il les obtenait en effrayant l'animal par des bruits variés. Chacun de ces bruits avait son contre-coup de l'autre côté du mur, sur le cheval de Meissonier, et il fallut convenir d'un accord entre le silence et le bruit.



Polichinelle.
(Appartient à Mme Maurice Cottier.)

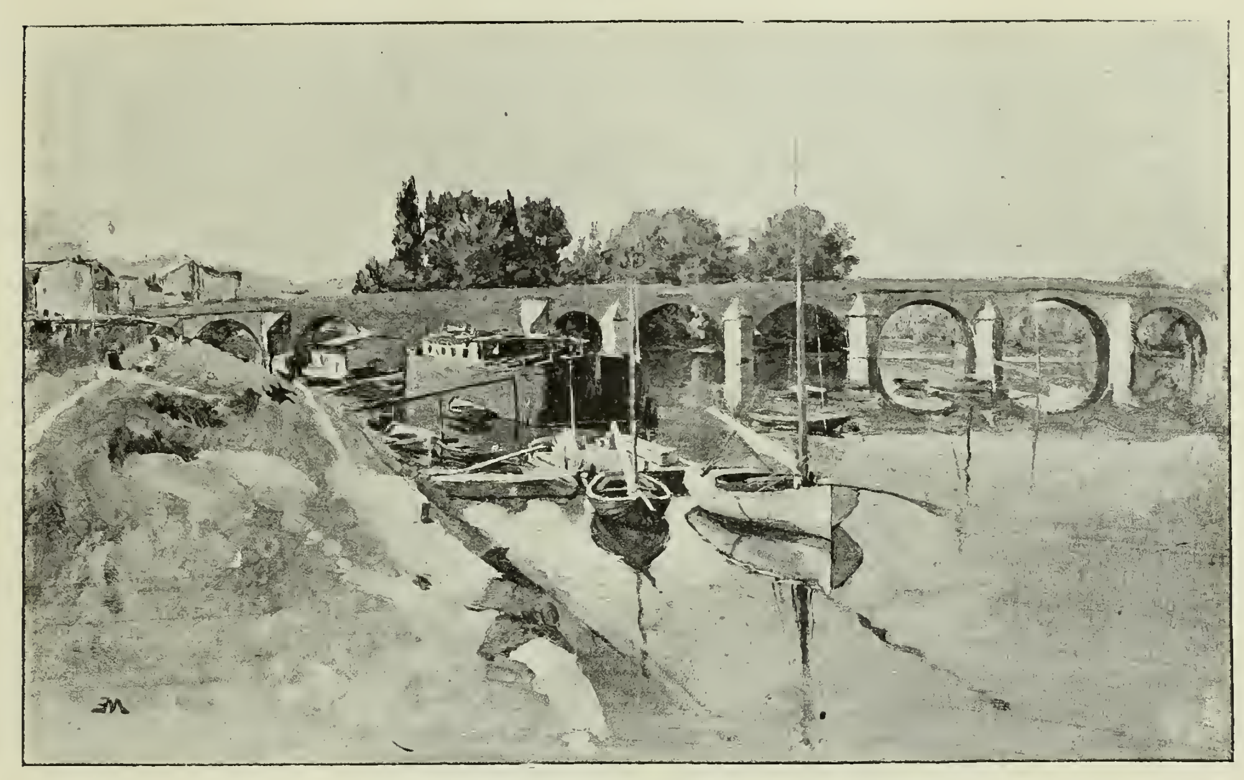
Meissonier a mis bien des cavaliers en selle, gentilshommes ou officiers, trompettes ou porte-étendards, chefs d'armée ou simples soldats, depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours. On n'a pas oublié, tout près de nous, le superbe *Héraut Louis XIII* chargé d'annoncer la fête de Paris-Murcie, les *Mousquetaires* du même temps, qu'il peignait vers le milieu de sa carrière, en vedette au sommet d'une côte, sur une lande dépouillée, à la lisière d'un camp, aux environs de la Rochelle



Photogravure Goupil & Cie

LE PEINTRE D'ENSEIGNES.

IMP. CHARDON WITTMANN



Le Pont de Poissy.

(Donné à l'État par M. Meissonier fils.)

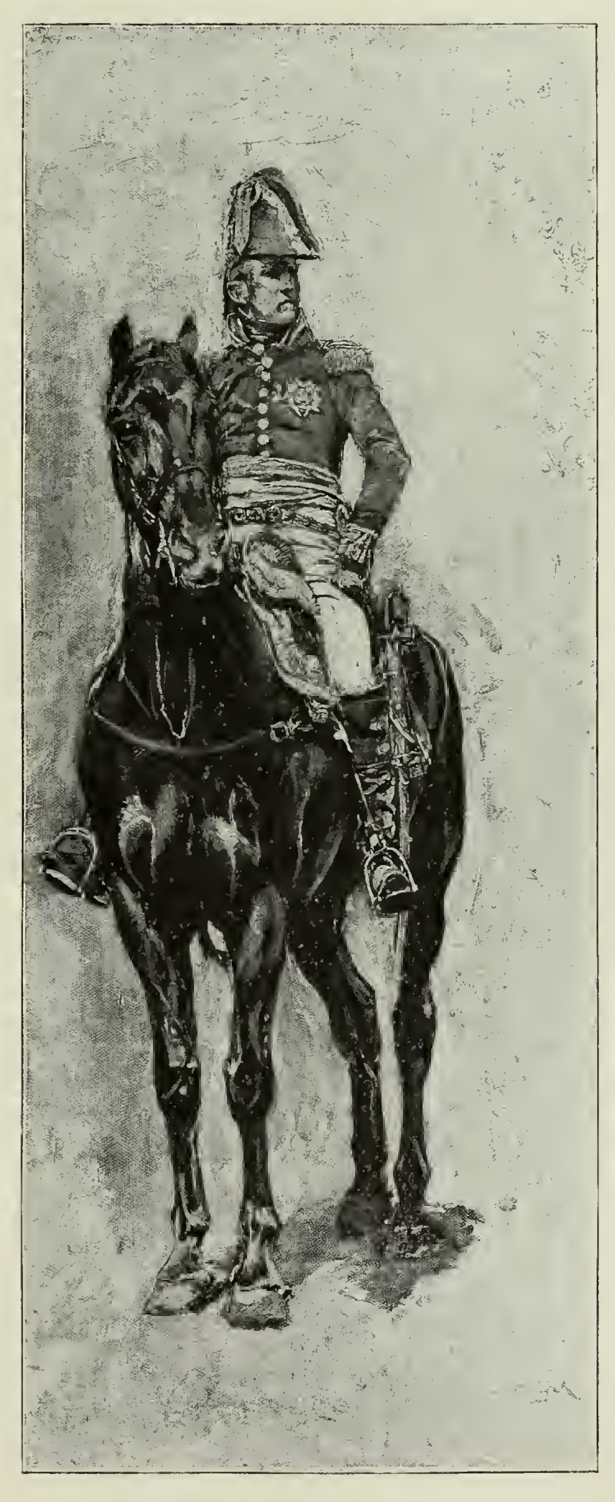
et du Pas-de-Suse, ou encore la *Halte,* ces deux seigneurs buvant le coup de l'étrier au seuil d'une auberge, toile merveilleuse où l'on croit entendre l'ébrouement des montures — haut montées sur jambes et d'un type auquel le maître revenait souvent, — le craquement des cuirs, le cliquetis des gourmettes, et aussi le souffle de la forêt; car, sans théories ambitieuses, ce minutieux observateur de l'homme et de l'animal, attentif surtout à leur aspect solide, s'inquiétait aussi, avec son souci habituel d'une exacte vérité, de la perspective, de la lumière, des valeurs, du *plein air,* en un mot. Voyez, à ce point de vue, la *Route de la Salice à Antibes,* où l'on a la sensation singulièrement juste d'un paysage provençal inondé de lumière et comme chauffé à blanc; voyez surtout l'officier d'état-major du *Coup de vent*, trottant au bord de la mer, sous l'embrun des lames, la tête baissée contre l'orage, dans la pénombre du crépuscule, ou le *Général Championnet*, avec son escorte, au flanc d'une colline italienne dont les herbes rases et sèches craquent sous les sabots de l'escadron. Dans la *Halte*, outre la vérité, il y a par surcroît de la poésie et l'on songe au couplet délicieux de Musset, dans *Fantasio :* « Quelque chose de pensif comme ces petites servantes d'auberge des tableaux flamands qui donnent le coup de l'étrier à un voyageur à larges bottes, droit comme un piquet sur un grand cheval blanc. Quelle belle chose que le coup de l'étrier! Une jeune femme sur le pas de sa porte, le feu allumé qu'on aperçoit au fond de la chambre, le souper préparé, les enfants endormis; toute la tranquillité de la vie paisible et contemplative



Étude d'officier supérieur pour « *1807* »
(Vendue 120 francs.)

dans un coin de tableau! Et lui, l'homme encore haletant, mais ferme sur sa selle, ayant fait vingt lieues, en ayant trente à faire; une gorgée d'eau-de-vie, et adieu! La nuit est profonde là-bas, le temps menaçant, la forêt dangereuse; la bonne femme le suit des yeux une minute, puis elle laisse tomber, en retournant à son feu, cette sublime aumône du pauvre : Que Dieu le protège! » Sauf ces différences que le tableau de Meissonier est bien français, que la scène est vraiment dans une forêt de l'Ile-de-France, Fontainebleau ou Compiègne, qu'un clair soleil l'éclaire et que les cavaliers, robustes et affinés, n'ont guère besoin d'un souhait charitable, l'impression qu'il produit est analogue à celle du couplet. Le peintre et le poète semblent s'être inspirés l'un de l'autre, chacun d'eux traduisant et transposant un même thème de poésie et de vérité.

Parmi tant de cavaliers, les plus nombreux sont ceux de l'époque impériale, et l'on s'explique aisément cette préférence. Meissonier recherchait pardessus tout le *caractère*, c'est-à-dire la marque spéciale, l'empreinte expressive que la nature, la profession, l'habitude, l'action prolongée des mêmes circonstances et du même genre de vie impriment à l'être humain. Il aimait les soldats, parce que, entre tous les métiers, celui des armes est celui qui façonne l'homme de la manière la plus impérieuse, qui pétrit son corps et son âme d'une main particulièrement rude et puissante. Or, en aucun temps, le soldat ne fut plus soldat que sous le premier Empire. Songez que, parmi ces dragons et ces cuirassiers, ces grenadiers et ces chasseurs, les plus vieux étaient au service depuis 1791 et que beaucoup avaient porté l'habit blanc des troupes royales, puis l'habit bleu des levées républicaines, puis les uniformes étincelants de la garde impériale; qu'ils avaient traversé les neiges de Hollande avec Pichegru, les brouillards du Rhin avec Hoche et Moreau; qu'ils avaient couché dans les marais d'Arcole avec Bonaparte, souffert la soif dans le désert d'Afrique avec Kléber; qu'ils avaient pris Saragosse avec Suchet, chargé à Eylau avec Murat, vu flamber Moscou et passé la Bérésina. Lorsque, en 1815, ils déposèrent les armes sur la Loire, il y avait vingt-quatre ans qu'ils promenaient à travers le monde leurs casques et leurs bonnets à poil, leurs colbacks et leur shakos. A aucune époque et dans aucun pays, même lorsque les vétérans de



Le Maréchal Lannes

Vendu 50,000 francs



Étude de Cuirassier pour « 1807 »

Vendue 12.200 francs



Étude de Cuirassier pour « 1807 »

Vendue 12.500 francs



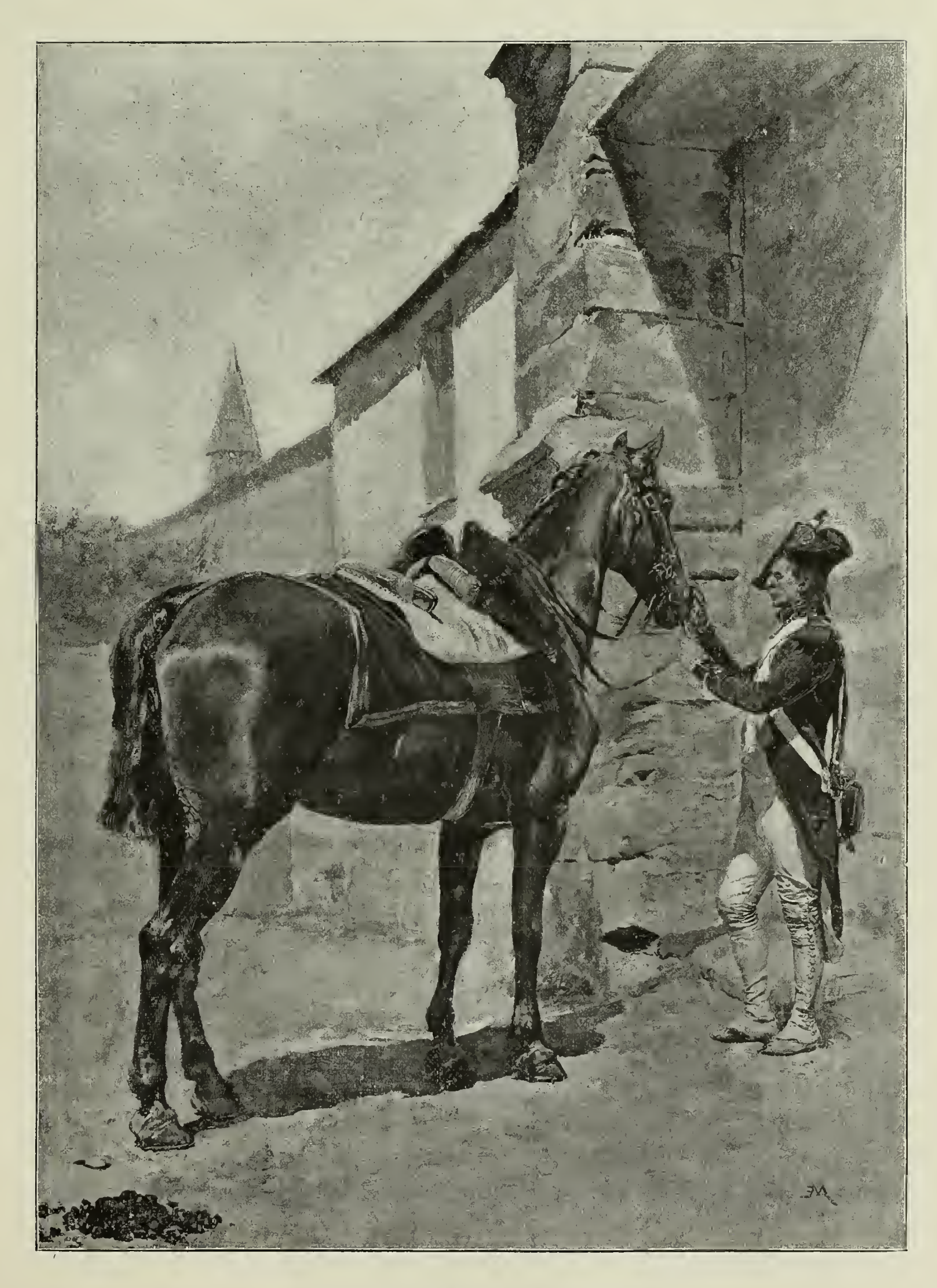
Étude pour « *1807* »

(Vendue 3300 francs.)

César faisaient toucher à leur général les marques que la jugulaire du casque avait durcies sous leurs mentons, jamais l'être humain ne se plia plus fortement, avec une semblable faculté de souplesse et de résistance, aux habitudes physiques et morales de la guerre

Meissonier a donc choisi les soldats de l'Empire comme des types achevés et il les a ressuscités pour nous, avec les rides de leur front, les plis de leurs uniformes, l'aspect de leurs armes, l'allure de leur corps incrusté sur la selle par les chevauchées épiques, de leurs jambes guêtrées pour les marches surhumaines. Afin de les voir aussi nettement que s'ils étaient devant lui, de pénétrer dans leurs âmes comme s'il entendait leurs récits, il multipliait les recherches, les lectures et les collections, recueillant leurs reliques, possesseur d'un harnachement complet de Napoléon Ier et, sur la fin de sa vie, très en colère pendant quelques jours contre le directeur des Beaux-Arts qui ne s'était pas cru le droit de lui prêter la redingote grise. Il n'a pas eu le temps de lire Marbot; mais un des plus beaux éloges, je crois, que l'on puisse faire du maître peintre, comme de l'écrivain militaire, qui, compatriote de Montluc, de Murat et de Bessières, a combattu sous les deux derniers et semble parfois avoir retrouvé la plume du premier, c'est que Meissonier était digne de peindre les récits de Marbot et Marbot de fournir des sujets à Meissonier.

Détail digne de remarque, ce peintre de soldats n'a pas représenté de mêlées. C'est que c'était un réaliste, très respectueux de la vérité, et, pour les faire voir, il faut les avoir vues. Il se bornait donc à figurer des soldats au repos, prêts à l'action ou prenant le galop de charge, comme les *Cuirassiers*



L'Ordonnance

Vendu 31,000 francs



Un brigadier de Cuirassiers

Vendu 18,100 francs



Un Hussard.

(Vendu 14 000 francs.)



Étude de cuirassier pour « 1807 ».

(Vendue 5900 francs.)

de 1805 et ceux du *1807*. Pour que notre temps eût des peintres capables de peindre le combat, il a fallu que 1870 vînt et, en versant toute une génération dans les rangs de l'armée, apprît le champ de bataille et les sinistres vérités de la guerre à des peintres comme de Neuville et Detaille. En attendant, Meissonier avait représenté tous les types militaires de l'armée impériale, depuis Napoléon et le maréchal de France jusqu'au simple guide d'escorte. Voyez le *Bessières* de 1807, à son rang dans l'état-major de l'Empereur : colonel-général de la cavalerie de la garde, il examine, avec l'œil du chef responsable, la colonne de cuirassiers qui tourne au galop le monticule, sabre haut et criant : « Vive l'Empereur! » Celui dont Napoléon Ier disait qu' « il vécut comme Bayard et mourut comme Turenne », le méridional froid qui, doucement plaisanté par son maître sur une origine dont il ne parlait jamais, répondait : « Moi, sire, je n'aime pas à me vanter », le voilà tout simple dans son habit, sans autre ornement que les aiguillettes de la garde et la plaque de la Légion d'honneur, le visage rasé, les traits de marbre, le front bandé de soie noire, l'air d'un centaure sur son cheval qui baisse le cou et souffle au passage des escadrons. Voyez maintenant le simple cavalier à brisques des *Cuirassiers* de 1805. C'est un homme de quarante ans, un peu gros, un peu lourd, mais sans fatigue, et qui serait aujourd'hui un honnête et beau gendarme. Celui-là va charger et il est fort calme : il en a vu bien d'autres! Tandis qu'un officier d'état-major explique l'ordre d'attaque au colonel, qu'un sous-lieutenant flatte de la main le cou de sa superbe bête qui s'impatiente et piaffe, qu'un camarade, descendu de cheval, prend ses précautions, que les jeunes soldats, un peu nerveux, assurent leur paquetage et regardent du coin de l'œil le colloque du colonel et de l'officier, lui vient de s'essuyer le front, parce qu'on a trotté pour se mettre en ligne et qu'il fait chaud; il replace méthodiquement son mouchoir au fond de son casque et, dans un moment, il va mettre sa latte au clair, sans plus de prétention qu'un bourgeois prenant sa canne.

Raffet est aujourd'hui fort en honneur, et c'est justice. De ce dessinateur, modeste de son vivant, et à qui la postérité n'accordait jusqu'à ces derniers temps qu'une place de second ordre, nous venons de faire, en toute justice, un



Le Maréchal Bessières, Étude pour « 1807 »

Vendue 50,000 francs



Étude de Cuirassier, pour « 1805 »

Vendue 3.900 francs



Sans débrider

Appartient à Mme Mackay

artiste de premier rang. Il le mérite et le gardera. Mais l'opposer à Meissonier, le lui préférer, en faire son maître, cela passe la mesure. Conservons les hiérarchies nécessaires. Malgré ces deux chefs-d'œuvre, *la Grande Revue* et *le Réveil*, sans sortir de l'histoire pour entrer dans la légende, et de l'observation réaliste pour recourir à l'imagination fantastique, le peintre de *1807* et de *1814* garde sa supériorité, celle de la couleur.



Étude pour « 1807 ».

(Vendue 920 francs.)

Car Meissonier est coloriste, bien qu'on lui ait contesté ce titre avec beaucoup d'injustice. Certes, ce n'est pas un Véronèse, ou un Velasquez, ou même un Téniers. Il a la couleur de son genre d'observation, mais c'est bien de la couleur, aussi juste, aussi vraie, aussi variée que celle des êtres, des pays et de la lumière qu'il peignait. D'autres ont fait éclater les splendeurs d'Italie et d'Espagne ou rassemblé tout ce que le ciel de Flandre peut verser de variété en un beau jour sur une fête de campagne. Meissonier reproduit les ciels voilés, les uniformes fanés par la pluie, les ors ternis, les bottes poudreuses. J'accorde que le dessinateur, qui est hors de pair, surpasse le coloriste ; mais ne serait-il pas juste de reconnaître que ce dessin parfait exige cette couleur ; qu'elle en est la conséquence nécessaire et forcée ; que, regardés dans l'ensemble ou examinés à part, ses personnages et ses scènes sont aussi vrais de couleur que de structure ; qu'il est aussi impeccable pour leur distribuer la lumière que pour les construire et les dresser ? Ah ! certes, on lui voudrait souvent une touche plus souple et plus légère, fût-elle un peu moins précise ; on songe, en regardant son œuvre, aux vives piqûres de lumière, aux plis cassés, aux oppositions de valeurs, aux délicatesses délicieusement fondues de Watteau, ou même, dans l'ordre du dessin, aux libres souplesses de Callot, à ces conduites de crayon que l'on voit dans les dessins d'Ingres, si fines, si fortes et si justes qu'il est impossible à l'œil de les supposer autres qu'elles ne sont, car un point de plus ou de moins les dénaturerait. Il faut prendre Meissonier tel qu'il est, avec sa marque puissante et sobre ; c'est un maître, mais il a eu, lui aussi, ses plus et ses moins, comme tous les maîtres.

On lui souhaiterait encore plus de grâce et de charme. C'est une injustice de dire qu'il ne savait pas représenter la femme : voyez ici l'étude pour le portrait de Mme Sabatier et regardez nombre de croquis féminins dont le catalogue

de l'exposition vous rappellera la destination. Cet art dans la pose du modèle, cette vérité dans la physionomie et le vêtement, cette fine souplesse des attitudes, sont d'un homme qui ne craignait pas ce genre de sujet et qui, s'il l'eût voulu, y eût excellé. Mais il est certain qu'il ne voulait pas. Au total, la femme a peu de place dans son œuvre et le nu encore moins. Le charme des contours, les jeux de la lumière sur l'épiderme, la séduction de la chair, les frissons de la vie, tout cela le laissait indifférent. Il préférait les armes, les vêtements, les meubles, les chevaux. Mieux eût valu qu'il aimât tout, et l'homme et la femme et les animaux, et tout ce que les êtres vivants marquent de leur empreinte. C'était possible, car d'autres ont eu cette large sympathie. Mais, tel qu'il est, son lot est assez beau et assez vaste.



Portrait de Mme Sabatier.
(Vendu 9100 francs.)

Vous serez de cet avis en parcourant cette superbe exposition, une des plus instructives, sinon des plus complètes, que l'art français de notre siècle nous ait préparées. Il serait à souhaiter que le Louvre et l'École des Beaux-Arts fussent assez riches pour y choisir ce qu'il y a de plus caractéristique, de plus digne d'être proposé comme modèle de conscience et de vérité à l'admiration du public et à l'instruction des artistes. Malheureusement, la caisse des Beaux-Arts est pauvre; faute d'entente et de suite dans les projets, nos collections nationales s'appauvrissent : riches au début du siècle, le temps qui s'écoule sans les augmenter y cause des lacunes irréparables et, au train dont vont les choses, le Louvre fera bientôt médiocre figure au regard de Londres et de Berlin. Mais il n'est pas dans mon sujet de traiter cette grosse question. Je me contente aujourd'hui de dire ceci pour conclure. Si vous voulez connaître Ingres, allez au musée de Montauban et examinez longuement ses dessins; si vous voulez vous faire une idée juste de Meissonier, regardez en détail l'exposition de la salle Petit. Le musée de Montauban nous reste, grâce aux dernières volontés du maître, tandis qu'il a fallu couper en deux l'héritage artistique de Meissonier et qu'il faudra bientôt le disperser définitivement. Mais, si je rapproche ces deux noms, ce n'est pas seulement pour exprimer un regret. Avec Ingres et pour quelques-unes des mêmes raisons,



Portrait de Mme Sabatier

Vendu 7,100 francs



« 180



« 1807 »

(Appartient au musée de New-York)



Le Trompette de « 1807 »

Vendu 17,500 francs

Meissonier est une gloire de la peinture française en notre temps. Cherchez, en effet, groupez les grands noms de notre école depuis le premier Empire et la Restauration, et demandez-vous si, après l'avoir, selon notre habitude, trop exalté et trop dénigré, beaucoup honoré et un peu négligé, nous ne devons pas, à présent qu'il est mort, qu'il ne préside plus de jurys et ne fonde plus de sociétés, inscrire son nom parmi les huit ou dix qui, dans notre siècle, sont assurés de durer.

Gustave LARROUMET
de l'Institut.



Étude pour « 1807 ».
(Vendue 2000 francs.)



Un canal à Venise

Vendu 6,200 francs

LA VIE
DE
MEISSONIER

On pourrait appuyer de bien des noms qui ont émergé, cette remarque que, en France au moins, les sculpteurs sortent du peuple, tandis que les peintres appartiennent à la petite bourgeoisie. Les nécessités des premières études suivent les hasards de la naissance. La position sociale s'impose au génie au moment où il entre dans la vie. C'est dans les heures isolées de la garde des troupeaux, c'est à l'aide des ciseaux paternels, que l'enfant imaginera de pétrir de la terre, de dégrossir une pierre, d'évider des morceaux de bois. Et, si les essais ont été remarqués, c'est chez le marbrier ou chez le sculpteur d'ornements qui est un voisin ou un ami, que les parents du futur David d'Angers le placeront en apprentissage ; tandis que l'autre enfant, qui sera par exemple Eugène Delacroix ou Théodore Rousseau, a eu, dès l'origine, des crayons, des plumes, du papier ou les marges de ses cahiers pour copier des images et ébaucher des bonshommes.

Esquisse pour « 1805 » (aquarelle)

Vendue 8,500 francs

Le Matin de Castiglione.

(Vendu 25 000 francs.)

Pour ces derniers encore, la mère a bien souvent décidé de la vocation, en obtenant du père, à moitié inflexible, l'envoi à une école de dessin gratuite ou à l'atelier d'un parent : l'instinct vient doubler la tendresse ! Le plus souvent — j'ai ouvert sur ce sujet une enquête qui donne raison aux physiologistes en corroborant les lois de l'atavisme — la mère est dominée par un de ces tempéraments nerveux qui rendent aptes aux sensations subtiles. Souvent elles sont artistes elles-mêmes, musiciennes, familières avec la lecture des poètes, d'une conversation originale et attrayante alors même que la forme n'en serait pas correcte.



Étude pour
« Réception au château. »
(Vendue 85 francs.)

Jean-Louis-Ernest Meissonier ne fait point exception à cette double influence du centre artiste et du sang maternel.

Il est né à Lyon, en 1815, d'un père qui était commissionnaire en denrées coloniales et ne fit fortune qu'assez tard, et d'une mère d'une nature et d'une éducation toutes différentes : celle-ci avait appris à peindre la porcelaine et même la miniature dans l'atelier de la célèbre Mme Jacottot. Quoique, étant morte jeune, elle n'ait peut-être point longtemps exercé d'action tout à fait directe sur son enfant, elle lui légua certainement le germe de ses aptitudes artistes : sa ressemblance physique, une nervosité qui se trahit par des larmes à l'audition d'une musique de maître, et une sensibilité de sensitive à l'endroit de la critique.

L'enfant fut ramené jeune à Paris. Il alla, comme externe, dans une pension de la rue des Francs-Bourgeois. Un bulletin, retrouvé dans des papiers de famille, constate chez l'élève Ernest « une tendance trop accentuée à dessiner sur ses cahiers au lieu d'écouter ses professeurs ».

Ses premières années se passèrent dans la maison paternelle, une boutique de drogueries, rue des Écouffes. Il avait trouvé dans une armoire les boîtes de couleurs dont se servait sa mère, et il en abusait. L'épicerie n'était évidemment point son idéal, et il s'en convainquit, en se liant avec un garçon de son âge, Louis Steinheil, qui l'entraîna définitivement dans l'abîme. Dans ces temps reculés, on passait très brusquement de quelques membres de l'Institut, en renom, calés et même anoblis, comme les Regnault, les Gérard ou les Gros, à des professeurs au cachet faisant accepter péniblement leurs tableaux d'histoire au Salon ou obtenant la décoration d'un café à la mode dans le quartier. Les Romantiques levaient déjà leur étendard taché de vermillon et de vert Véronèse, laissaient croître leur barbe et défiaient publiquement les élèves de David. Il y avait de quoi jeter les pères dans des hésitations ! Cependant celui de Meissonier céda. Ernest obtint d'exécuter des têtes à l'estompe chez un M. Julien Potier,



Peint par Meissonier — *Photogravure Goupil & Cie*

LE PORTRAIT DU SERGENT



Les Renseignements

Collection de M. Vanderbilt



NAPOLÉON Ier

Vendu 13,000 francs

ancien grand prix de Rome, dont la famille était liée, à Besançon, avec la famille Meissonier.

Peu après, Ernest quitta cet enseignement timide et limité pour entrer chez Léon Cogniet. Là encore il demeura peu de temps, quatre mois à peine. Mais ce passage rapide fit certainement sur son avenir d'artiste une impression sérieuse. Il ne travaillait pas comme les autres élèves, d'après la bosse ou le modèle nu. Il passait ses journées dans un clos attenant à l'atelier, où Léon Cogniet, préparant son pittoresque plafond du Louvre, *l'Expédition d'Égypte*, entretenait à la journée des soldats en uniforme républicain, des dragons, des artilleurs avec leurs chevaux. C'est dans ces heures de conversation libre avec la nature, — le maître ne s'occupait pas beaucoup de corriger ses élèves, — que Meissonier acquit cet accent d'observation personnelle qui est la note caractéristique de son œuvre. Il est visible pour quiconque est soucieux des origines qu'il n'a point appris à tailler ses crayons sur les bancs de l'École des Beaux-Arts : un étrier l'occupe autant qu'une rotule, et le muscle deltoïde ne lui est pas autrement sacré que l'épaulette de laine qui le couvre à moitié.



Napoléon Ier.
(Appartient à Mme Lepel-Cointet.)

Le jeune homme n'était venu chercher là que les moyens de se tirer honorablement d'affaire. Sa vie était dure, sévère au moins, mais la jeunesse ne s'arrête aux buissons que pour en cueillir les épines fleuries ! Celui-ci était trempé pour la résistance. Il voulait arriver à vivre. La position que prévoyaient les jeunes artistes d'alors différait tant de celle de notre génération, à qui la vogue accorde vite « croix d'honneur, bon hôtel et le reste ! » Il fréquentait de braves garçons, visant comme lui à ne point être à charge à leur famille, étudiant pour apprendre à fond le métier : M. Steinheil, qui devint un éminent compositeur de



Cavaliers en marche.

(Vendu 15 600 francs.)

vitraux dans tous les styles, du moyen âge ou de la Renaissance, et qui eût fait un peintre de chevalet des plus délicats ; Daumier, le plus grand caricaturiste qu'ait produit la France ; Daubigny, qui, avant d'être le paysagiste que l'on sait, fut un adroit dessinateur et aquafortiste ; les sculpteurs MM. Geoffroy-Dechaume et Pascal, et enfin Trimolet.

Le dessinateur Trimolet, aujourd'hui oublié, — mort jeune d'ailleurs, épuisé par la phtisie, par la gêne, par les soucis du travail, — a laissé à ceux qui l'ont connu le souvenir d'une nature supérieure. Il eut la notion nette de ce que nous avons depuis déterminé plus ou moins clairement sous le titre de « naturalisme » ; il sentait et prêchait que l'École française avait compromis son originalité en se livrant toute à la méthode romaine, et qu'il lui fallait se régénérer par l'étude des Flamands et des Hollandais, depuis l'austère Van Eyck jusqu'au folâtre Craësbeck.

Meissonier, sur son conseil, alla au Louvre. Il y dessina d'après les maîtres qui le retenaient par la vérité du geste, du costume, de la mise en scène et par la justesse locale des tons ; mais il n'avait pas le loisir d'en faire des copies peintes, et l'idée de la copie répugnait à son tempérament indépendant. Son père lui accordait une pension de *quinze francs* par mois et le dîner le mercredi. Mais il faut se hâter d'ajouter qu'il lui achetait de temps à autre une petite aquarelle. Une d'elles a été conservée : *le Guet ramassant un cadavre au coin d'une borne ;* c'est un de ces sujets romantiques que fournissaient alors le roman, le théâtre, les historiens, les ateliers et les salons.

Meissonier eût voulu entrer chez Paul Delaroche ; il le vit même en per-



La lecture chez Diderot

(Collection du Baron de Rothschild.)



Gentilhomme Louis XIII (Étude peinte)

Vendue 2,500 francs



Le Général Championnet.

(Vendu 21 200 francs.)

sonne, peignant la *Mort de Jane Grey*. Mais, la cotisation mensuelle étant de 20 francs, il fallut renoncer à cet idéal. Il se mit à peindre, avec Trimolet, des éventails, et, pour les éditeurs de la rue Saint-Jacques, des attributs de sainteté. La rue Saint-Jacques était alors, sur un terrain bien plus modeste, ce que fut plus tard la rue Laffitte et ce que sont actuellement certains exportateurs. On n'y courtisait pas la gloire, mais on y trouvait de quoi payer le restaurant, le loyer, le modèle, le fournisseur de couleurs, même les parties dominicales dans les environs de Paris et sur les bords de la Seine.

Un jour, Trimolet accompagna chez un de ses éditeurs son ami, qui avait composé, avec toute l'application imaginable, quatre petites sépias pour un conte de fées destiné à paraître dans un *Magazine* quelconque. Ces sépias furent impitoyablement refusées ! Les premiers bois de Meissonier que nous ayons rencontrés avec une date précise — 1835 — ornent une *Bible* de Royaumont, éditée par Léon Curmer. Ils ne se distinguent qu'avec quelque peine des bois de Wattier, de Camille Rogier, de Levasseur, de Devéria, de Gérard Séguin, dessinateurs alors en vogue.

Meissonier nous a raconté que la première fois qu'il s'était rendu chez Curmer — alors débutant et plein d'entrain — il était conduit par Marville, dessinateur et graveur au vernis mol, médiocre mais fécond. L'éditeur méfiant « n'avait rien à donner pour le moment ». Dans la conversation, pour s'attribuer de l'importance, le jeune homme parla des frères Johannot, alors en plein succès.



Le Philosophe.

— « Vous les connaissez ? — Oui, et si bien que dimanche dernier j'ai moulé le visage de l'un d'eux. » La conversation s'engage sur le moulage, qui était la toquade du groupe. Offre est faite de mouler Curmer qui, le dimanche d'après, se rend à l'atelier, et, par politesse, commande une aquarelle préparatoire, un sujet puisé dans l'Ancien Testament. C'était la fortune qui s'éveillait !

Le même Marville fit aussi entrer Meissonier dans l'édition illustrée du *Paul et Virginie*, qu'élaborait Curmer et qui perpétuera son nom : « Je n'ai en ce moment que des paysages, » répondit l'éditeur toujours sur ses gardes ; et il lui confia un dessin d'amateur, que Meissonier transforma en une aquarelle que j'ai vue et qui était charmante, *la Baie du Tombeau*.

Il n'a que peu travaillé pour le *Paul et Virginie*. Les premiers rayons de la renommée qui le caressèrent jaillirent de ses admirables et minuscules travaux pour *la Chaumière indienne*. Il avait beaucoup dessiné au Jardin des Plantes, dans les serres où s'épanouit luxueusement la flore des tropiques, et aussi devant ces boutiques de bric-à-brac, bondées d'objets exotiques qui s'alignaient, jadis, devant l'entrée du Louvre, sur la place du Carrousel. Il n'avait donc qu'à fouiller dans ses cartons pour imprimer à ses compositions un cachet de vérité inimitable et fort peu poursuivi par les dessinateurs de ce temps. Rien ne lui manquait pour traduire en une lettre ornée un lis brisé par l'orage, un faisceau d'armes indiennes, des instruments de musique javanais. Le texte lui imposait-il « les Attributs du travail », le jeune artiste empilait sur sa table des livres reliés en parchemin ou en veau plein, recueillis pour quelques sous dans les boîtes des quais, et il n'avait plus qu'à copier avec la naïveté des Primitifs le luisant de la tranche, les nervures du dos, les petits papiers qui alternent avec le signet de soie. Dans le cadre de ces vignettes en miniature, de moins de 4 centimètres, on distingue, par exemple, collées au mur d'un cabinet, deux gravures : l'une traduit très scrupuleusement le *Paria pensant au docteur anglais*, l'autre,



Peint par E. Meissonier. — Cliché Lecadre *Aquatinte Boussod Valadon & Cie*

LA PARTIE DE PIQUET

LUDOVIC BASCHET EDITEUR PARIS IMP. CHARDON-WITTMANN

le *Docteur anglais pensant au paria ;* entre elles deux sont suspendues à un clou : « la pipe de cuir d'Angleterre, dont l'embouchure était d'ambre jaune, et celle du paria, dont le tuyau était de bambou et le fourneau de terre cuite. »

Meissonier, lancé par cette série vraiment prodigieuse, fut demandé de tous côtés. Il fournit entre autres plusieurs types aux *Français peints par eux-mêmes.* Il illustra — mais sans entrain, son génie étant plus positif que poétique — une édition en deux volumes, d'ailleurs introuvable, de *la Chute d'un ange*, de Lamartine.

On ne put juger pleinement de l'originalité de sa valeur que lorsqu'il eut pour traducteur M. H. Lavoignat, le plus coloriste des graveurs sur bois de l'école qui succéda au pur romantisme. En 1846 parut le *Lazarille de Tormes,* en complément d'une nouvelle édition du célèbre et pittoresque *Gil Blas,* de Jehan Gigoux, qui, dix ans avant, avait ouvert l'ère de la bibliothèque illustrée, l'honneur de la librairie française moderne. Douze ans plus tard, Meissonier mettait le sceau à sa réputation et à celle de M. Lavoignat par les compositions jetées avec prodigalité dans une troisième édition, en format in-octavo, des *Contes rémois* de M. de Chevigné. Le volume, qui valait chez les frères Lévy une dizaine de francs, en vaut 500 aujourd'hui! Et, par parenthèse, n'est-ce pas l'occasion de faire remarquer à quel point l'œuvre de Meissonier, soit dessiné, soit peint, remue et met en danse les capitaux, la bourse des cabinets, des musées et de la bibliophilie des deux mondes ?

Meissonier a peint, plus tard, quelques tableaux d'après ces illustrations, avec de légères variantes : *le Berceau,* deux amoureux s'embrassant sous la porte secrète d'un parc,



Valentin.

(Vendu 7700 francs.)



Le Pont de Poissy.

(Vendu 20 000 francs.)

et *le Beau Cousin*, qui devint un *Maréchal ferrant*. Le *Choix d'une messe* et *le Prédicateur ennemi de la foule* eurent pour fonds des parties de l'église de Poissy, laquelle appartient au pur style ogival. *L'Amant crucifié* se passe dans l'atelier du sculpteur Geoffroy-Dechaume. On peut faire cette remarque qu'à cette époque les femmes n'étaient point écartées de l'œuvre comme, en général, elles l'ont été. Dans nombre de ces trente-quatre compositions, les femmes apparaissent çà et là, accortes et bien portantes, et excusent aimablement les gauloiseries du texte.

Les relations nouées avec le comte de Chevigné, riche, généreux et passionné, furent heureuses. Meissonier eut dès lors un public, des acheteurs, des critiques attentifs et bienveillants.

Entre temps, il avait essayé des eaux-fortes, quoiqu'il en soit resté, à son gré du moins, à « ces essais ». Rien n'étant à négliger dans son œuvre, toujours si voulu et si expressif, nous n'aurions garde de les passer sous silence. Elles n'ont été tirées, sauf une, *le Fumeur*, qu'à un très petit nombre d'épreuves. Elles atteignent déjà des prix considérables. Elles seront un jour « la rareté » chèrement disputée des cabinets assez intelligents pour s'être adonnés à la recherche des maîtres contemporains français et anglais.

Si la peinture n'avait pas de bonne heure dégagé l'artiste des soucis de la vie courante et n'avait point fourni à sa bourse, — dont quelques mailles se sont parfois rompues, par les caprices du luxe, par l'entretien de modèles



La partie de cartes

Appartient à M. Candamo



Sur l'Escalier (aquarelle)

Vendue 17.800 francs

d'élite, par des scrupules de la perfection qui font recommencer implacablement tout ce qui n'est point parfait pour un œil d'artiste et de maître, — il est fort probable que Meissonier aurait produit une œuvre d'aquafortiste d'un très puissant intérêt.

Après une *Sainte Table*, qu'il destinait sans doute à l'*Histoire universelle* de Bossuet, éditée par Léon Curmer, il a gravé, d'une pointe étonnamment délicate, un *Violon*, posé sur une table avec son archet ; c'était la carte de visite du célèbre luthier Vuillaume. Puis un *Petit Fumeur*, debout, adossé à un mur, la main dans sa poche, le visage obombré par l'avancée du tricorne.



Au cabaret.

(Vendu 7200 francs.)

Les *Apprêts de duel* consacrent le graveur en possession du procédé. Malheureusement le procédé de l'aciérage, qui maintient désormais presque indéfiniment la fraîcheur initiale des tailles, n'était pas inventé lorsque ce cuivre parut dans le *Cabinet de l'amateur et de l'antiquaire* (1843), et le tirage le fatigua vite. Une épreuve, où la signature soit lisible, dans l'angle inférieur gauche, peut aujourd'hui dépasser 1000 francs.

Il signor Annibale est le costume de l'excellent Régnier, de la Comédie-Française, dans *l'Aventurière*, d'Émile Augier : pris dans un pourpoint à poitrine busquée, un poing sur la hanche, il a la main sur la poignée de la rapière. — Les *Reîtres* montrent une bande de sept soudards, sur quatre de front, en pourpoints et hauts-de-chausses à crevés, tête nue ou coiffés de chaperons de drap, très gais, riant, chantant, roulant, chacun selon son tempérament. Le *Sergent rapporteur*, publié dans la première série (1865) de la *Gazette des Beaux-Arts*, était un minuscule croquis, tracé pour essayer la pointe sur le vernis, sur

la marge même du *Fumeur :* un sergent du guet dicte le rapport à un camarade assis devant une table; un manteau est jeté sur une chaise. Malgré les dimensions lilliputiennes de l'épreuve, on distingue sans peine la physionomie usée, la bouche édentée du sergent, et jusqu'aux disques, en perspectives variées, des boutons des uniformes à revers! Avec quel naturel une main s'appuie sur la table du corps de garde! Avec quelle attention le soldat, courbé sur son papier, moule de sa plus belle bâtarde le rapport pour le colonel!...



Cavalier Louis XIII, aquarelle pour « Réception au château ».
(Vendue 860 francs.)

Nous voici donc aux tableaux! Ils sont si connus, au moins par les photographies qui en redisent l'âme, que nous n'y sommes venus qu'en battant des buissons moins modestes et non moins attrayants pour les amateurs.

Meissonier parut pour la première fois au Salon en 1834. On lui avait reçu une peinture, *Bourgeois flamands,* et une aquarelle, un « militaire auquel, chez l'habitant, une jeune fille présente un pot de bière ». Celle-ci fut vendue 100 francs à la Société des Amis des Arts de Paris.

En 1836, il voit accepter, par un jury moins rigoureux aux jeunes, les *Joueurs d'échecs* et *le Petit Messager*, présentés au Salon de l'année précédente. En 1838, après un séjour à Grenoble, où il avait peint dans le goût minutieux de Holbein les portraits de deux amis dévoués, Mme Fériot et son mari, recteur de la Faculté des lettres, il fit admettre un *Religieux consolant un malade,* lequel, acheté 500 francs par le duc d'Orléans, fut, à la vente posthume des biens de ce prince, en 1852, acquis pour 4000 francs par un Hollandais. En 1839, le *Docteur anglais,* le type du bon docteur dans *la Chaumière indienne,* fut remarqué par la critique : on lut dans l'*Artiste*, sous la signature de Jules Janin : «... et voilà que j'oubliais un adorable petit docteur anglais, de M. Meissonier, charmante miniature à l'huile des plus fines et des plus spirituelles. »

En 1840 apparaissent un *Saint Paul,* un *Isaïe* et un *Liseur*. Meissonier obtint une médaille de troisième classe, genre. J'ai vu le *Saint Paul,* l'*Isaïe* ou un *Charlemagne,* analogue d'effet, chez Curmer, qui l'avait libéralement payé 600 francs. La peinture, buste grandeur nature, peinture uniforme, froide,



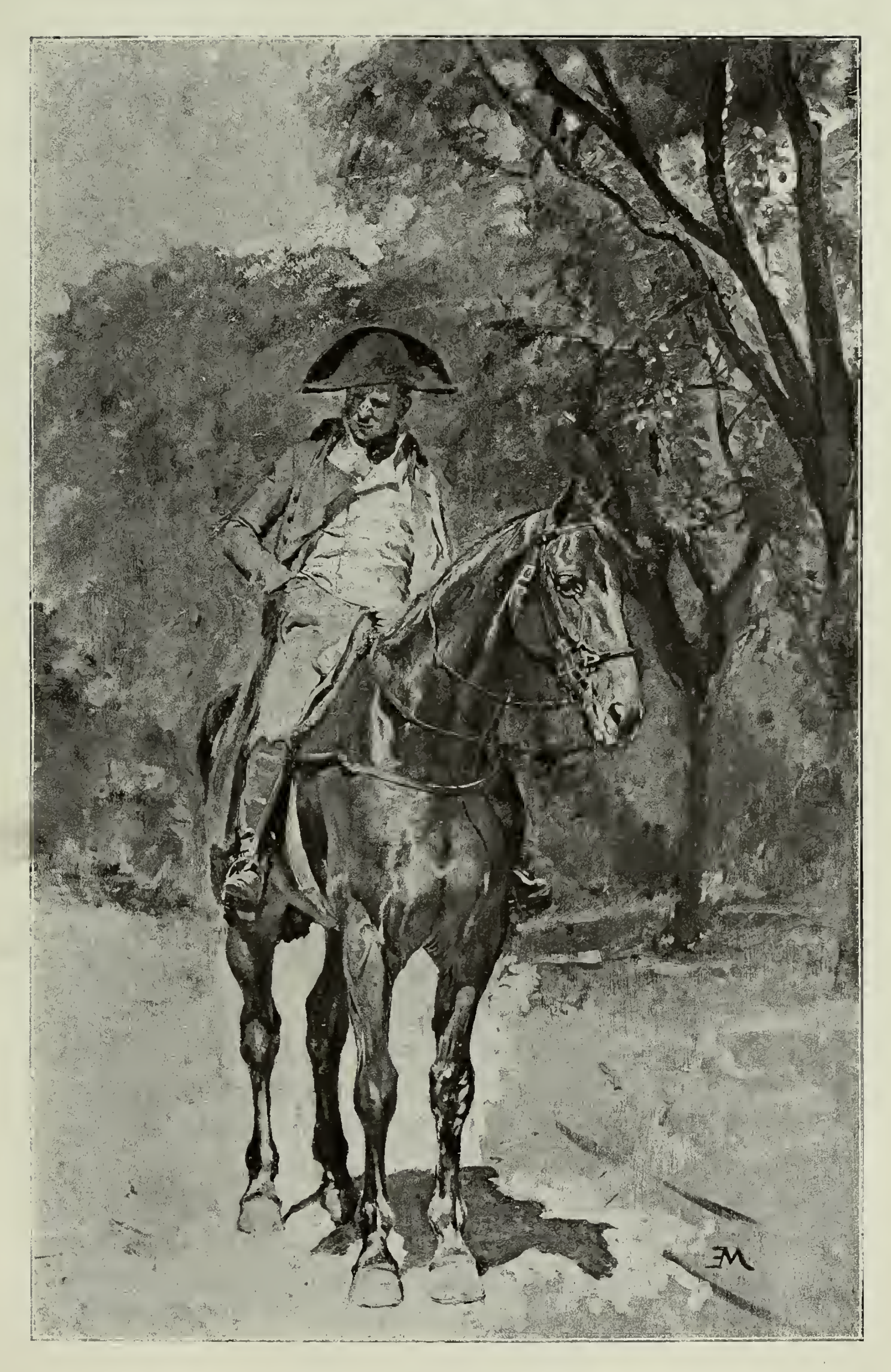
Réception au Château (aquarelle)

Vendue 8.600 francs



Le Postillon

Vendu 4,100 francs



L'Aumône.

Vendu 14,500 francs



Route de la Salice, à Antibes.

(Vendu 23 000 francs.)

sans style personnel, est aujourd'hui chez M. Alexandre Dumas fils, qui fut un des grands amis du maître. La critique n'en souffla pas mot. Meissonier n'était pas fait pour ces figures d'école, et, sur le conseil de M. Chenavard, il n'y revint plus. En revanche le tableau de genre reçut de Jules Janin et du critique de la *Revue des Deux Mondes* de chauds applaudissements : «... Une toile flamande, s'il en fut. Figurez-vous un vieux bonhomme retiré des affaires, la peau ridée comme le parchemin de ses livres, mal vêtu, mal nourri, et cependant l'homme le plus heureux du monde... Vous ne sauriez croire combien cette noble passion est vivement exprimée dans ce petit tableau... Mais où donc M. Meissonier a-t-il rencontré tous ces adorables petits livres rarissimes? Sentez plutôt quelle adorable odeur de bouquin! »

Au Salon de 1841, *la Partie d'échecs* est achetée 2000 francs, s'il vous plaît! — c'est bien 6000 d'aujourd'hui — par M. Paul Périer, l'amateur qui possédait la plus riche et la plus originale galerie de peintres modernes, des Decamps, des Théodore Rousseau. Entrer chez Paul Périer était un honneur envié et légitimé. Le tableau était d'une couleur excellente, d'une intensité d'expression où le rendu n'allait que s'accroître. Meissonier obtint une médaille de seconde classe. Au Salon suivant, un *Fumeur* et un *Jeune Homme jouant de la basse* le mirent encore mieux en vue, et il fut classé définitivement par deux *Portraits d'Hommes* et un *Peintre dans un atelier*, en 1843. Deux ans après, c'était un *Corps de garde*, un *Jeune Homme regardant des dessins*, d'un ton riche et soutenu, et *la Partie de piquet*. Dans *le Parc de Saint-Cloud* qui suivit, le paysage était de M. Français, — et il n'avait mis que des seigneurs habillés à la Louis XV.



Le Maréchal Ney, dessin rehaussé.

La manière du maître est dès lors trop accusée pour que nous ayons à le suivre pas à pas dans ses étapes. Il suffira d'en donner l'esprit.

Théophile Gautier a analysé avec sa netteté habituelle un des moyens d'action de l'artiste dans un cadre à un seul personnage : « Meissonier, écrivait-il dans un article de la *Gazette des Beaux-Arts*, Meissonier compose ses tableaux avec une science que n'ont pas connue les maîtres auxquels on le compare... (Gautier, pour être tout à fait juste, eût dû excepter les *Buveurs* d'Adrien Ostade). Prenons, par exemple, un *Fumeur!* De la manière dont il est placé au milieu du cadre, le coude appuyé sur la table, une jambe croisée sur l'autre, une main abandonnée le long du corps, s'insérant dans l'hiatus de la veste ou du gilet, la tête penchée rêveusement ou gaiement rejetée en arrière, tout cela forme une composition qui, pour n'être pas si visible que celle d'une scène dramatique, agit cependant sur le spectateur. Les accessoires interviennent habilement pour donner un sens à la figure. Celui-ci est un brave homme, à coup sûr; vêtu d'un large habit de coupe surannée et gris modeste, coiffé d'un lampion soigneusement brossé, balançant un pied que chausse un bon gros soulier bouclé d'argent et ciré à l'œuf, il aspire, avec le flegme d'une honnête conscience, une large bouffée de tabac, qu'il laisse échapper par petits nuages, en économe qui veut faire durer son plaisir. Près de lui, sur la table aux pieds en spirale, pose à côté du vidrecome la mesure de bière à couvercle d'étain. Une satisfaction intime rayonne de sa figure rayée de grands plis pleins de chiffres, d'habitudes d'ordre et de probité rigide ; on lui confierait sa caisse et ses livres à tenir. Celui-là, habillé de rouge, tient aussi une pipe et accomplit en apparence la même action ; mais le vêtement froissé, plissé violemment, boutonné de travers, le tricorne enfoncé jusqu'aux sourcils, les manchettes et le jabot fripés par une main convulsive, l'attitude du corps harassée et fiévreuse, le tic de la lèvre mâchant le tuyau d'argile, la main rageusement plongée dans la poche vide, tout annonce l'aventurier ou le joueur à sec. Il se dit évidemment : « A qui diable pourrai-je emprunter un louis ou même un écu de six livres? » Le fond même, si on le consulte, donne des renseignements. Ce n'est plus le correct lambris grisâtre, la décente boiserie brune, mais une muraille salie, égratignée, charbonnée, graillcuse, sentant le cabaret borgne et le taudis équivoque. Et voilà comment un fumeur peut ne pas ressembler à un fumeur... »

Et plus loin, Gautier reprenait : « ...Un homme debout contre une fenêtre dont le jour argente la figure de luisants, et tenant en main un livre qui absorbe toute son attention, ce n'est pas un thème bien compliqué, mais cela attache comme la vie. On voudrait savoir ce que contient ce volume, il semble qu'on le devine presque... Assez d'autres ont fait les marquis, les marquises, les petits abbés, et les impures du dix-huitième siècle, à grand renfort de poudre, de mouches, de fard, de roses pompons, de corsets à échelle, de paniers, d'habits à paillettes, de bas de soie, de souliers à talons rouges, d'éventails, de paravents, de camaïeux, de céladon craquelé, de bonbonnières et d'autres futilités. Meissonier



Étude de Dragon

Vendue 20,000 francs



A l'auberge.

a retrouvé les honnêtes gens de cette époque, qui n'était pas composée exclusivement de grands seigneurs et de filles perdues, et dont Chardin nous fait entrevoir le côté chaste, rangé et bourgeois. Il nous introduit dans de modestes intérieurs à boiseries grises, à mobiliers sans dorure, chez de braves gens, tout simples et tout ronds, qui lisent, qui fument, qui travaillent, qui regardent des estampes ou en copient, qui causent amicalement les coudes sur la table, séparés par une bouteille de derrière les fagots... »

C'est bien là l'esprit calme et honnête de la période de son œuvre que Meissonier a consacrée au dix-huitième siècle. Nous pourrions insister sur ses qualités d'expression contenue, de drame intense. Elles sont très pénétrantes.



Les Forçats, dessin à la plume.

(Vendu 480 francs.)

Elles vont bien plus profond encore que les qualités de vérité de costume, de choix des meubles, de silence et de fine poussière tamisée sur l'angle des in-folio. De même, dans l'œuvre de Terburg, on regarde comme le chef-d'œuvre de ce peintre les *Offres galantes*, parce que, sous une exécution prodigieusement saine, dans un centre d'une vraisemblance exquise, on s'attarde à la mine futée de la dame, au militaire ventripotent et un peu inquiet du résultat final, qui offre de l'or en esquissant un sourire contraint.

Il est toujours injuste, en fait de critique d'art, d'évoquer des comparaisons. Chaque maître a son idéal, ses moyens d'expérience particuliers, et il évolue dans l'atmosphère spéciale à son temps et à son pays. Nous n'avons rappelé Terburg, les Hollandais ou les Flamands que par une assimilation d'idées générales. Meissonier eut d'ailleurs le culte de ces maîtres, coloristes aussi séduisants que dessinateurs consommés. Mais je ne crois pas, pour dire toute ma pensée, qu'il y ait exagération à citer le maître français à côté d'eux, surtout



Polichinelle.



Gentilhomme Louis XIII, aquarelle.
(Vendue 800 francs.)

dans les jours heureux où son imagination s'échauffe et attache à son sujet une idée ou un sentiment.

Bien des *Hallebardiers*, des *Capitaines de reîtres*, des *Porte-Drapeau* peuvent être négligés sans que l'œuvre y perde. Les anciens appelaient *opus servile* ce qu'il faut accomplir afin que la marmite bouille sur un feu convenable. Meissonier est d'une nature sanguine à laquelle le luxe bourgeois est nécessaire. Ces buffleteries, ces justaucorps, ces lames qu'on fait plier pour en juger la trempe, ces querelles de jeu, ces bancs de corps de garde où somnolent des reîtres éreintés, ces tavernes où les dés pipés viennent s'adjoindre aux cartes biseautées pour mettre à sec la bourse des jeunes nigauds, toutes ces sentinelles perdues ont payé les terres, les jardins, les ateliers machinés, les remises, la sellerie à boiseries en marqueterie de chêne, les voitures, les chevaux piaffants du château de Poissy. Les marchands, les amateurs étaient là, impatients, suppliants, de gros sacs, des chèques, des liasses de billets dans les mains. Mais il faut rendre cette justice au maître qu'il ne s'est jamais laissé submerger, et que les bonnes pages, celles où il a mis les bonnes rimes au bout des sonnets parfaits, sont nombreuses. Quoi de mieux observé et allant tout en dehors des sujets hollandais ou flamands, que l'attitude de ce jeune homme qui achève de déjeuner, et qui, pelant une pomme, ne quitte pas des yeux son livre? Ce *Fumeur*, en manches de chemise, accoudé à sa fenêtre, savourant la mordante impression de l'air frais dans les poumons, a-t-il une parenté hors de chez nous? Et *l'Homme à la fenêtre?* Ce jeune cadet du règne de Louis XIII a ouvert sa fenêtre, mais là où l'autre ne voit rien et laisse errer ses yeux sur les nuages flottants et les verdures pliantes, il fixe au contraire d'un regard charmé ce chemin au bout duquel débouche sa maîtresse ou quelque ami en retard.

Tous ces panneaux, si exigus qu'ils soient, portent le cachet supérieur. Il a été longtemps de mode de les traiter de haut, parmi les académistes. C'était un manque de goût autant qu'une injustice. La fable de Prométhée qui pétrit une statue d'argile et qui dérobe le feu du ciel pour l'animer, est la plus juste compa-



Peint par E. Me[illegible]nier Cliché Lecadre *Aquatinte Boussod, Valadon & Cie*

L'HOMME A LA FENÊTRE



Batterie d'artillerie (1870), aquarelle.

(Vendue 6000 francs.)

raison avec ce phénomène humain, qui consiste à tracer des traits, à étaler des couleurs sur une surface et à faire palpiter un être, violent ou doux, enivré ou désespéré, gai ou morose, sous les apparences que lui prête le costume ou le centre.

M. Henriquel-Dupont répondait un jour à Meissonier, lui témoignant le désir de lui voir graver une de ses compositions : « Mon cher maître, lorsqu'un graveur examine un tableau, il se demande tout d'abord ce qu'il en pourrait supprimer. Quand j'étudie une de vos œuvres, je m'aperçois tout de suite que je n'en pourrais rien retrancher. » Cette observation topique et louangeuse du savant buriniste formule très exactement le mot dernier de l'œuvre du peintre : tout y est à rendre, parce que tout, observé par un regard aigu et un jugement sagace, y est expressif et nécessaire. « Je peins comme tout le monde, faisait-il répondre à un peintre de petits sujets qui insistait pour entrer dans son atelier, seulement, je regarde toujours. Lorsque je peins le pied d'un fauteuil, au besoin je me lève, et je vais tout près en prendre la forme précise. Savoir regarder est l'important. » C'est faute d'avoir su « regarder ses tableaux » que tous les lithographes, les burinistes et les aquafortistes qui ont tenté l'aventure ont échoué. Ce dessin net et décidé, cette touche franche et sûre qui coupe par facettes comme le ciseau entame le bois, cette attention accordée à l'aspect propre aux diverses substances, exigent, nous le comprenons, des facultés d'assimilation fort rares. Jules Jacquemart lui-même, que l'on sait si consciencieux, n'a pas imprimé le caractère distinctif à un grand dessin où l'on voit les populations lorraines

défilant, à Nancy, devant la préfecture, et acclamant l'impératrice Eugénie. Il a hésité devant une accentuation un peu plus chargée de la vie remuante des hommes et des choses.

Le pli des vêtements a dans les portraits ou chez les personnages de Meissonier une importance qui, loin d'être exagérée, ne fait que traduire ouvertement les habitudes de fortune, de travail, de caractère du modèle ou du type. Je tiens de Louis Steinheil à ce propos une anecdote parlante.

Quand Meissonier se maria, il avait déjà composé une partie de sa « bibliothèque de travail », c'est-à-dire une incomparable suite de culottes courtes en ratine, de bas chinés, de souliers à boucles, de gilets longs, de vestes à poches, de chapeaux de feutre, de perruques, de cannes en jonc, de bijoux d'hommes et de femmes. Le marché des vêtements, au Temple, offrait à bas prix, aux costumières et aux artistes, toute la défroque du dix-huitième siècle. Meissonier avait réuni de quoi habiller, de pied en cap, paysans, bourgeois, financiers, gardes françaises. Il lui manquait du linge ! Le linge, pour cent causes, est ce qui se survit le moins. En vain il faisait tailler par sa femme chemises, jabots, manchettes. Quand il étudiait une gravure d'après Gravelot, ou une eau-forte de Chodowiecki, il se rendait compte que le linge ne rendait pas les mêmes plis que le linge dont il venait de revêtir son modèle. Il se dépitait, redoublait les scènes. Un jour, il rentra triomphant. Il était allé à la Bibliothèque royale, avait demandé l'*Encyclopédie*, et à l'article Lingère il avait appris que la toile ou la batiste se taillait en biais et non de droit fil, comme font aujourd'hui les couturières. De là, des plis plus souples... L'ombre de Diderot dut sourire !

Meissonier est un de nos grands portraitistes. Il ne songe pas à faire d'un portrait une composition où l'accessoire écrase le modèle, il sait accompagner son modèle de ce qui évoque le centre de ce qui lui est habituel. Il l'observe longtemps, se rend compte de sa pose coutumière, de son geste familier, même de sa grimace. Dans le portrait de M. Alexandre Dumas fils, au sourire ironique, au regard en vrille, il a mis en évidence des longues jambes sans mollets qui décèlent un atavisme nègre, et l'importance accordée à un meuble en bois sculpté décèle le goût de l'amateur pour les collections.

Le portrait de M. Gustave Delahante, peint vers 1865, était frappant de vérité, d'intelligence et de force au repos : des yeux d'homme d'argent qui lisent dans le fond de vos yeux, une bouche qu'empourpre la sensualité, des mains élégantes, un torse puissant envahi par l'obésité précoce, un masque intelligent dont les plans sont demeurés fermes, une distinction de race, un épicurien qui fait de grosses affaires à la Bourse, un ensemble de peinture d'un style tout français, rappelait certains portraits de financiers du dix-huitième siècle, par Louis Tocqué. A mon sens, c'est une des œuvres les plus fortes qu'ait produites l'École moderne.

Un autre portrait plus calme n'est pas moins parfait. Exposé au printemps

de 1882, au Cercle de la place Vendôme, il fut vu de nouveau au Salon triennal de 1883 : celui de M. Victor Lefranc, un des types de la bourgeoisie française mêlée à la politique. Meissonier l'a montré dans son cabinet d'avocat assis entre



Un Homme d'armes.

des tables chargées de livres lus, annotés à l'aide de petits papiers qui dépassent le rouge de la tranche, les mains appuyées, en homme de conseil qui écoute et va répondre, sur les bras d'un fauteuil d'acajou. Ces mains, prodigieusement bien dessinées, aux ongles fortement enchâssés, aux veines saillantes sur un épiderme qu'a pâli la lumière tamisée d'un intérieur rarement quitté, donnent une façon de

naturel, si rare aujourd'hui aux portraits officiels. M. Victor Lefranc, alors plus que septuagénaire, était pris dans un gilet large et dans une redingote large aussi, avec une cravate de satin noir nouée lâche. La familiarité de ces détails n'a pour le contemporain qu'un intérêt banal : les générations qui suivent y chercheront l'habillement spécial à une classe pendant un passage donné de l'histoire. Le visage en pleine lumière disait bien la volonté tenace du sang basque et l'honnêteté d'une vie vouée au pays plus qu'à la fortune. Le maître a eu le tact de ne pas chercher à dissimuler que les paupières de l'un des yeux de M. Lefranc ne s'étaient jamais décloses : une bouche fine et discrète sur un menton carré ; de courts favoris blancs et des cheveux en touffes, aux lumières argentées. La couleur générale était rougeâtre ; on peut souvent constater cette tonalité dans les dernières œuvres de Meissonier.

A ce même Salon triennal, on pouvait voir aussi le portrait de la femme d'un riche Américain fixé à Paris, Mme Mackay. Elle était debout, en toilette de sortie, boutonnant un long gant de peau de Suède, laissant la lumière caresser les veines bleues et le dos rose de son autre main. L'aspect était un peu métallique, mais, de près, on demeurait confondu de la justesse expressive du dessin dans la sinuosité des paupières, l'arc des lèvres, les attaches des phalanges, la poussée du sang sous la peau.

Meissonier n'a d'ailleurs que rarement peint la femme. On avait de lui des portraits de famille. En 1886, il a peint une femme chantant auprès d'un homme assis à un orgue, qui se retourne vers elle et la contemple avec des yeux mouillés. Il y avait là plutôt des intentions. La grâce faisait défaut, cette grâce qui peut établir la réputation de charme d'une femme laide en tout le reste. Probablement cet être « ondoyant et divers » ne pose pas assez correctement ; trop de mouvements nerveux en modifient l'attitude, la physionomie, les traits. Tels les nuages passent sur le paysage pendant ces journées où l'électricité tend les nerfs de la nature.

Il nous faudrait remonter en arrière, au Salon de 1850-51, pour rencontrer



Un Carrosse au dix-huitième siècle (dessin à la plume).



LA HALTE



Étude de dragon.

Vendu 22,500 francs



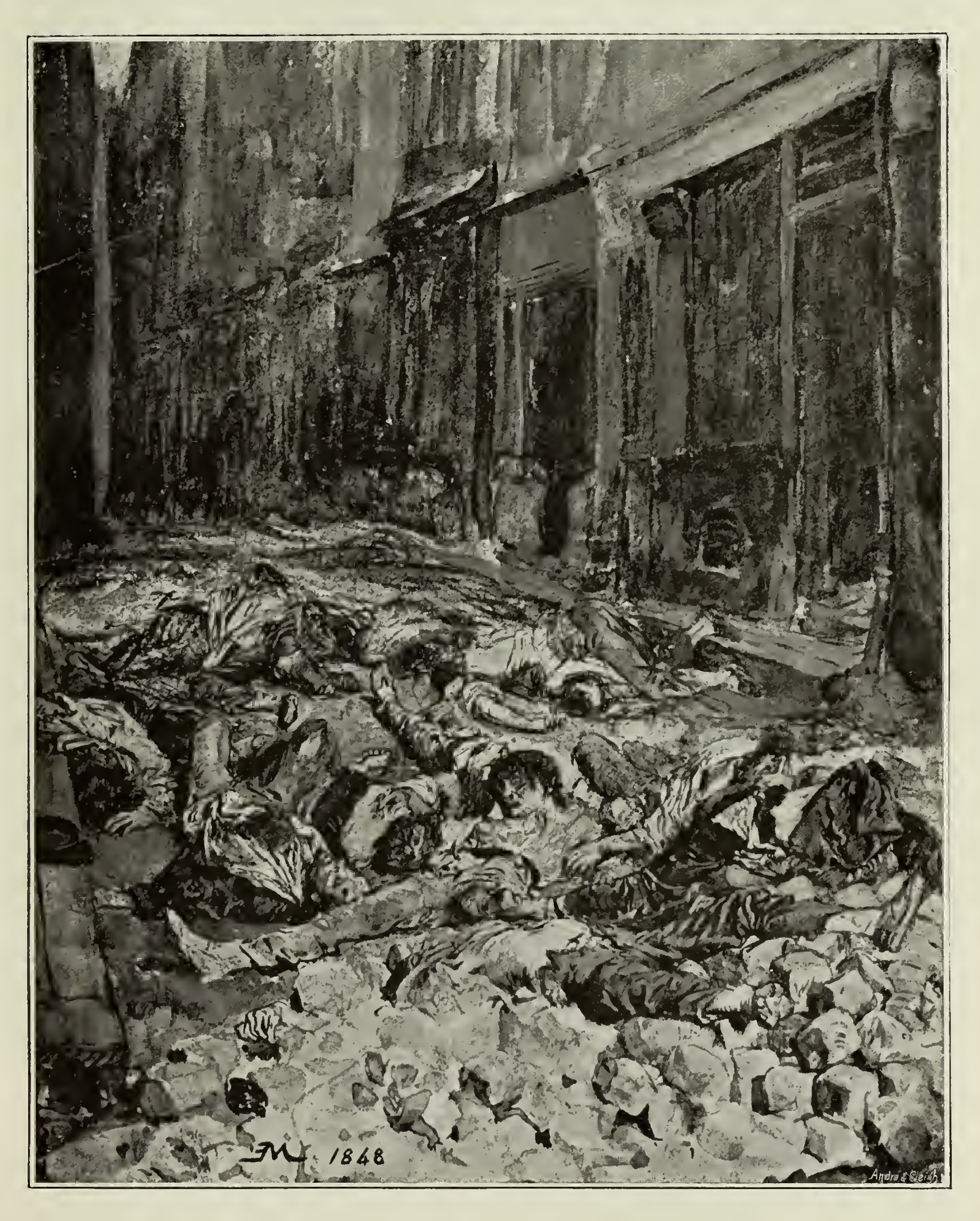
L'Enfant prodigue.

(Vendu 400 francs.)

un des tableaux qui vont nous conduire aux sujets modernes. Il avait pour titre : *Souvenir de guerre civile.* Ce « souvenir sinistre », Meissonier l'avait recueilli durant les événements de juin 1848 : la scène s'éclairait des premières lueurs du jour; des cadavres, en pantalon rouge, étaient entrevus à travers les pavés amoncelés d'une barricade; la rue était complètement déserte, d'un vide et d'un silence effrayants. Le tableau, tout petit, était très simplement peint. Meissonier en avait répété, pour Eugène Delacroix, une aquarelle peut-être plus éloquente encore.

La guerre d'Italie fut l'occasion qui transforma en peintre militaire le peintre de sujets de genre. Des souvenirs dormaient en lui depuis les études faites d'après des uniformes et de vieux braves, dans le jardin de Léon Cogniet. Ils s'éveillèrent avec intensité lorsque la guerre fut déclarée à l'Autriche. Meissonier se fit attacher à l'état-major, lisons-nous dans des notes qui émanent directement de l'artiste, et résolut d'être le Van der Meulen de la campagne. Il suivit toutes les opérations, prenant des croquis et des notes, et assista à la bataille de Solférino... Je demandais un jour à Meissonier si Napoléon III avait posé pour son *Solférino.* « Certainement, me répondit-il, et c'était là ce qui me préoccupait le plus. Vous savez mon amour de l'exactitude. J'étais retourné à Solférino pour refaire, d'après nature, le paysage du champ de bataille. Vous comprenez de quelle importance il était pour moi que l'Empereur posât, ne fût-ce que cinq minutes : je m'y pris, je crois, assez adroitement. Je me mis d'abord à ébaucher le tableau, puis j'invitai un officier de mes amis à venir m'en donner son avis, d'ailleurs tout militaire. Cet officier avait été à Solférino, je le savais. Je m'arrangeai de façon à lui faire raconter la part qu'il avait prise au combat, et de fil en aiguille j'en vins à lui proposer de le représenter parmi mes personnages. Il accepta avec joie. Le portrait fait et réussi, il en parla à d'autres officiers, ses camarades, qui vinrent le voir et s'offrirent à leur tour à me servir de modèles. L'un d'eux connaissait le maréchal Magnan, qui m'amena Fleury, lequel me conduisit Lebœuf.

« Ce dernier m'engagea à montrer mon travail à l'Empereur, et me fit inviter, à cet effet, à aller à Fontainebleau. Napoléon III me reçut avec affabilité et après avoir examiné longuement la toile sur laquelle il ne manquait plus qu'un seul personnage, il me demanda quel était, à mon idée, ce personnage. — Mais vous,



Souvenir de guerre civile. — La Barricade.

(Appartient à Mme Arthur Stevens.)

sire. — Vous ferez donc mon portrait? fit-il. Comment cela? — De souvenir et en m'aidant de documents populaires. — Tout cela ne vaudra pas une séance, reprit l'Empereur. N'est-ce pas votre avis, monsieur Meissonier? — Sans doute,



La Tapisserie (sanguine).

(Vendue 300 francs.)

sire, mais... — Eh bien! rien n'est plus simple, montons à cheval tous les deux, et nous allons faire un tour de promenade, nous causerons et vous m'étudierez à votre aise.

« Ravi de l'occasion qui s'offrait, continua le peintre, j'eus bâti bien vite le plan le plus méphistophélique. Mon vieil ami Jadin a précisément son atelier à



NAPOLEON III A SOLFERINO

Fontainebleau. Je m'arrangeai de façon à diriger la promenade du côté de cet atelier, et quand nous fûmes à la porte, je proposai hardiment à l'Empereur de rendre visite au bon Jadin. Il accepta en riant et nous voilà tombant tous les deux chez Jadin, qui ne nous attendait ni l'un ni l'autre et qui fumait sa pipe en vareuse. L'Empereur, que cette aventure amusait extrêmement, ne voulut pas que Jadin se dérangeât. Il roula une cigarette, et, s'étant assis à califourchon sur une chaise, il s'abandonna à la causerie. Moi, j'avais empoigné le premier crayon venu et je dessinais. La séance improvisée dura une bonne demi-heure. Elle m'a servi à exécuter non seulement le *Solférino*, mais encore l'autre petit panneau qui est aussi au Luxembourg. »



Fumeur flamand.

(D'après une eau-forte de Rajon, éditée par Boussod, Valadon et Cie.)

La guerre de 1870-71, lisons-nous encore dans les notes du maître, avait produit sur Meissonier une impression profonde, car nul n'était plus patriote que notre artiste. Comme il l'avait fait pour la campagne d'Italie, il résolut de suivre les opérations de notre armée. Hélas! il espérait assister à des victoires et il ne fut témoin que de désastres.

Comme il connaissait nombre d'officiers de l'armée de Metz, il alla les rejoindre sous cette ville. Du plus loin qu'ils l'aperçurent sur son petit cheval blanc, ils vinrent à sa rencontre : « Arrivez, lui disaient-ils, nous allons vous en fournir des sujets de tableaux!... » Car le temps était encore à l'espérance, et l'on eût été mal reçu alors de prédire à ces braves gens ce qui devait arriver de leurs drapeaux.

Meissonier fut admis aux mess des officiers et il fut de leur « popote ». Il vivait avec l'état-major, sympathique à tous et considéré comme le futur peintre des succès promis. Mais bientôt le ciel s'assombrit. La fortune désertait décidément ces braves, et l'artiste, avec un rare sentiment de délicatesse, comprit que sa présence jurait avec la tristesse de gens qui se sentaient trahis.

« A quoi serviriez-vous ici ? lui dirent quelques amis. Mourir de faim ou de soif avec nous, ou vous faire tuer tout bêtement par un obus. Ce n'est pas votre métier, d'abord, et vous en avez un par lequel vous appartenez à la gloire du pays. Vous serez peut-être plus heureux à Paris ! »

Malgré son vif désir de partager leurs chances suprêmes, Meissonier se rendit à leurs supplications. Il partit la veille même de la bataille de Borny, muni de deux laissez-passer avec cachets. Il montait un cheval auquel il tenait énormément, ayant d'ailleurs laissé les autres à Metz, au service de ses amis. Cette odyssée d'un homme de cinquante-six ans sur les chemins est une des choses qui ne peuvent être racontées que par lui. Il avait suivi la route de Verdun, et à chaque instant il était pris pour un espion et arrêté. A Étain, on l'emprisonna et il ne dut qu'à sa grande notoriété d'être mis en liberté. Trois jours après, il arrivait à Poissy, où son premier soin fut d'organiser une garde nationale. Mais quand, après Sedan, Paris fut investi, Meissonier courut s'y enfermer en toute hâte.

Nous pourrions ajouter que l'une des toutes premières audiences qu'accorda le ministre de la Guerre, Léon Gambetta, le lendemain du 4 septembre, était sollicitée par Meissonier. Il venait s'offrir pour le service de la patrie. Il sollicitait une préfecture dans les départements envahis ou menacés. On le calma. On lui donna un grade élevé dans l'état-major de la garde nationale. La population parisienne, qui voyait passer de-ci de-là, sur les boulevards, ce petit homme rougeaud, à longue barbe grise, les cuisses moulées par une culotte de peau de daim, l'acclama souvent comme le colonel général des sapeurs.



Le Liseur.

(D'après une eau-forte de Rajon, éditée par Boussod Valadon et Cie.

L'artiste, lisons-nous encore dans des notes inédites qu'on nous confie, avait projeté de célébrer cette défense de Paris, par un tableau qu'il voulait offrir à la Ville. Ce tableau, demeuré à l'état d'esquisse, devait mesurer des proportions monumentales. Debout sur une colline, Paris, figuré par une grande femme drapée de blanc, tient à la main le tronçon d'une épée brisée. Dans les plis de sa traîne, un jeune homme gît comme enseveli :



1870-1871

Vendu 5,200 francs.



Voltigeur.

c'est Henri Regnault. Divers autres personnages, parmi lesquels on reconnaît Ernest Baroche, Franceschi et d'autres victimes du siège, se groupent derrière. Au premier plan, un cheval blessé cherche à se redresser en hennissant. A gauche, dans le ciel ténébreux, aux lueurs fantastiques, on voit venir une sorte de déesse exterminatrice, qui est la Famine ; elle tient sur le poing l'aigle de Prusse aux ailes ouvertes et battantes comme celles d'un faucon...

On a parfois, et méchamment, accusé Meissonier d'user trop de la photographie. Je ne doute pas qu'à l'exemple de tous les artistes, il se soit privé de lui demander un renseignement sur une allure, sur un costume, dont il gardait une épreuve sous les yeux. Non seulement cela est légitime, mais cela est intelligent, car souvent l'objectif a piqué plus avant que le regard, et immobilisé ce qui avait passé trop vite devant la vue distraite. Mais j'ai eu une preuve, palpable et décisive pour quiconque conserverait cette mauvaise pensée d'abus de l'instrument, qu'il travaillait avec acharnement sur nature.

En 1862, j'allais à la maison de campagne de l'artiste, à Poissy; le concierge me dit : « Monsieur est à ses ateliers de la cour. » Je pénétrai dans cet atelier, assez vaste, encombré d'esquisses de tout genre, avec des études de chevaux modelés à la cire posées sur des tablettes. J'attendais, lorsque, cherchant d'où filtrait un filet de vive lumière, par l'hiatus d'une porte, j'aperçus dans une petite cour attenant au chalet, Meissonier, en plein soleil, sur un chevalet simulant un cheval ; bottes fortes, culotte de casimir blanc, uniforme de grenadier de la garde impériale, décorations sur la poitrine, et, par-dessus, la « redingote grise ».



CHEMIN FAISANT



Hussard (aquarelle).

Il était à cheval sur une selle que lui avait prêtée le fils du prince Jérôme. Il tenait à la main une plaquette sur laquelle était collée une feuille de papier blanc et se copiait avec attention en se regardant dans une psyché un peu inclinée devant lui. On était en plein été. Il faisait une chaleur atroce. « Mon modèle ne peut pas me poser un Napoléon, me dit-il. Moi, j'ai tout à fait ses cuisses ! »

C'était une des nombreuses études pour son *1807* ou *Friedland*.

Meissonier était, dans l'intimité, d'une humeur cordiale. Il s'est amusé à tracer de grands dessins, d'une allure très crâne, sur les murs de l'escalier et du couloir qui conduisent à son atelier, dans sa maison de campagne, laquelle a une tournure sensiblement hollandaise : un personnage à la Henri IV, à cheval ; un spadassin espagnol ; un vieux polichinelle qui lit une lettre avec une mine attendrie ; puis un volontaire de la République, le fusil à pierre sur l'épaule, et encore un polichinelle, mais celui-là un gourdin à la main et qu'il ne faudrait pas agacer…

Il avait l'esprit froid, avec l'imagination vive, et un tempérament sanguin. Dans ses dernières années, il abusait un peu des flocons blancs, ruisselants et indisciplinés de sa barbe à double pointe. Cela lui donnait, aux séances de l'Académie qu'il suivait attentivement, des aspects de modèle sentimental. Mais

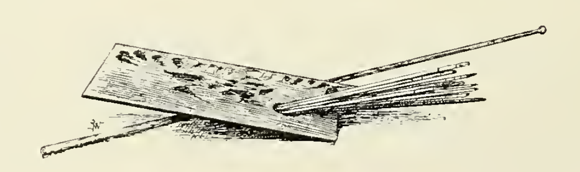
on retrouvait sur ce front bien modelé, dans ces yeux voilés mais pleins de feu, dans ces reins solides, ces jambes arquées et ces mains fortes, un type intéressant de la vraie bourgeoisie française, curieuse, tenace au travail, honnête et intelligente.

Meissonier sollicita l'Institut sans courbettes, et y entra de plain-pied en 1861. On sait que de bons élèves sont sortis de son atelier. Nittis, Fortuny et Detaille dispensent d'en citer d'autres.

J'ai vu plusieurs fois Meissonier travaillant à son chevalet. C'est un spectacle qui donne toute la clef de l'œuvre. Il ne se servait pas, comme l'écrivent généralement les critiques qui font de la critique en chambre, « de pinceaux en plumes de colibri », mais tout simplement de brosses et de martres, en premier choix, mais point minuscules. En 1865, il avait un modèle nommé Jacob Leussen, petit, maigre, blond, sans cuisses, qui posait avec une immobilité de statue. Je l'ai vu en hussard chamboran; Meissonier avait bien passé deux heures rien qu'à étudier et rendre le mousqueton suspendu en travers de son dos; je trouvais cela parfait, et de mise en perspective, et de variété dans les substances, et de poids, si l'on peut dire. Mais Meissonier grognait, rageait, se levait, se rasseyait. Puis il dit : « Ça ne va pas! Je ne suis qu'un maladroit! Je ne sais pas peindre ! Il n'y a que Gérôme qui sait peindre au premier coup. Je ne saurai jamais mon métier. C'est dégoûtant!... » Et prenant un rasoir, il fit minutieusement la barbe à tout cet accessoire... J'étais atterré. En réalité, le tableau était achevé, parfait. Francis Petit — le marchand plein de goût et de hardiesse qui a tant aidé à la fortune de l'artiste — avait écrit, le matin même, qu'il viendrait prendre le lendemain le panneau promis depuis un an, vendu même. Rien n'y avait fait ! La conscience du maître n'était pas satisfaite !

En résumé, Meissonier, malgré les dimensions restreintes qu'il imposait à son œuvre, est un dessinateur tel qu'il va de pair avec les maîtres de toutes les grandes époques. Il serait profondément injuste de ne le point associer aux maîtres qui ont donné un si robuste éclat à la France, dans le second tiers du dix-neuvième siècle, les Delacroix, les Rousseau, les Millet, les Courbet, les Daumier. Il n'ouvre point aux imaginations cet « au-delà » si cher aux âmes éprises de la poésie ; mais il note les conditions essentielles de la réalité avec la précision de la science qui donne aux esprits modernes une pâture nouvelle mais non moins tentante que le rêve.

Philippe BURTY.





La Maison de Meissonier, boulevard Malesherbes

TABLE DES MATIÈRES

PHOTOGRAVURES EN TAILLE-DOUCE

GRAVURES





